

UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

ANNÉE 1933-1934

N° 240

L'HYGIÈNE DANS L'EGYPTE PHARAONIQUE

Thèse pour le Doctorat de l'Université de Bordeaux
(MENTION MÉDECINE)

présentée et soutenue publiquement le Lundi 28 Mai 1934

PAR

Ebeid MOUSSA

Né le 8 juin 1902 à Manhary (Egypte)

Examineurs de la Thèse	{	MM. LEURET, Professeur	Président.
		DUPÉRIÉ, Professeur	Juges.
		PIÉCHAUD, Agrégé	
		FONTAN, Agrégé	

BORDEAUX

Imprimerie J. BIÈRE, 18-20-22, rue du Peugue

1934

*Fac. Bordeaux
1934.*

L'HYGIÈNE

DANS

L'EGYPTE PHARAONIQUE

Thèse pour le Doctorat de l'Université de Bordeaux
(MENTION MÉDECINE)

présentée et soutenue publiquement le Lundi 28 Mai 1934

PAR

Ebeid MOUSSA

Né le 8 juin 1902 à Manhary (Egypte)

Examineurs de la Thèse	{	MM. LEURET, Professeur	Président.
		DUPÉRIÉ, Professeur	Juges.
		PIÉCHAUD, Agrégé	
		FONTAN, Agrégé	

BORDEAUX

Imprimerie J. BIÈRE, 18-20-22, rue du Peugue

1934

M. SIGALAS, Doyen

PROFESSEURS HONORAIRES

MM. POUSSON, MOURE, W. DUBREUILH

RIVIÈRE, BARTHE, DENIGES, AUCHE, SELLIER, BEILLE, CASSAET

PROFESSEURS

	MM.		MM.
Clinique médicale	MAURIAU.	Clinique chirurgicale in-	
	DUPÉRIÉ.	fantile et orthopédie	ROCHER
Clinique chirurgicale. . . .	CHAVANNAZ.	Clinique gynécologique...	GUYOT.
	BEGOUIN.	Clinique médicale des ma-	
Pathologie et thérapeuti-	CARLES.	ladies des enfants.	CRUCHET
que générales.	ANDERODIAS.	Chimie biologique et mé-	
Clinique d'accouchements.		dicale.	DELAUNAY
Anatomie pathologique et	SABBAZES.	Physiologie médicale et phar-	
microscopie clinique. . .	VILLEMIN.	maceutique.	SIGALAS.
Anatomie.		Médecine coloniale et clini-	
Anatomie générale et his-	G. DUBREUIL.	que des maladies exoti-	
tologie.	PACHON.	ques.	BONNIN
Physiologie.	LEURET.	Clinique des maladies cuta-	
Hygiène.		nées et syphilitiques. . .	PETGES.
Médecine légale et déon-	LANDE	Clin. des mal. des voies urinaires.	DUVERGEY
tologie.		Clinique des maladies ner-	
Electroradiologie et clin.	RÉCHOU	veuses et mentales.	ABADIE
d'électricité médicale. .	CHEILLÉ.	Clinique d'Oto-rhino-laryngologie. .	PORTMANN.
Chimie.		Toxicologie et hygiène ap-	
Botanique et matière mé-	GOLSE.	pliquée.	LABAT.
dicale.	DUPOUY	Hydrologie thérapeutique	
Pharmacie.	MANDOUL	et climatologie.	CREYX
Zoologie et parasitologie.	AUBERTIN.	Clinique dentaire.	CAVALIE.
Médecine expérimentale.	TEULIERES.		
Clinique ophtalmologique.			

MICHELEAU (Médecine générale).

MURATET (Anatomie pathologique), GOLSE (Pharmacie), LACOSTE (Histologie).

PERY (Obstétrique). PERRENS (Maladies mentales).

PAPIN (Chirurgie générale). **R. SIGALAS** (Parasitologie et sciences naturelles). **JEANNENEY** (Chirurgie générale).

AGRÉGÉS EN EXERCICE

	MM.		MM.
Anatomie	DUBECO.	Chirurgie générale.....	CHARRIER.
Anatomie.....	DUFOUR.		LOUBAT.
Physiologie.....	FABRE.	Obstétrique	RIVIERE.
		Ophthalmologie	BEAUVIEUX
		Oto-Rhino-Laryngologie	DESPONS
		Dermatologie et syphilogra-	
		phie.....	JOULIA.
Médecine générale.....	DAMADE.	Physique médicale.....	WANGERMEZ
	PICHAUD.	Chimie générale pharma-	
	DELMAS-MARSALET.	ceutique et toxicologie..	VITTE.
	DE GRAILLY		
	FONTAN		

COURS COMPLÉMENTAIRES :

	MM.		MM.
Médecine opératoire	PAPIN	Puériculture	FAUGERE
Accouchements	RIVIERE.	Pharmacie chimique	N.
Pathologie médicale	DELMAS-MARSALET.	Zoologie et parasitologie	R. SIGALAS.
Ophthalmologie	CABANNES (en congé)		

Orthopédie chez l'adulte, pour les accidentés du travail, les mutilés de guerre et les infirmes. MM. N...

Cours complémentaire annexe — Prothèse et rééducation professionnelle GOURDON

Cours complémentaire annexe. — Clinique dentaire DELGUEL

Par délibération du 5 août 1879, la Faculté a arrêté que les opinions émises dans les Thèses qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend ne leur donner ni approbation ni improbation.



A LA MEMOIRE DE MON PERE

*Je m'incline sur sa tombe, en
témoinage de mon amour pro-
fond, et de ma reconnaissance
infinie.*

A MA MERE ET A MES FRERES

*Je les remercie des multiples
sacrifices qu'ils ont faits pour
moi.*

AUX MIENS. — A MES AMIS

A MES MAITRES DE LA FACULTE ET DES HOPITAUX
DE BORDEAUX

A MES JUGES

A MON MAITRE

MONSIEUR LE PROFESSEUR AGRÉGÉ F. PIECHAUD

MÉDECIN DES HÔPITAUX
CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR
CROIX DE GUERRE

*Il nous a inspiré le sujet de
cette thèse et a mis à notre dis-
position ses trésors d'érudition et
de bienveillante attention. Nous
sommes heureux de lui témoi-
gner ici notre profonde gratitu-
de, et nous conservons de lui le
plus respectueux souvenir.*

A MON PRESIDENT DE THESE

MONSIEUR LE PROFESSEUR E. LEURET

PROFESSEUR D'HYGIÈNE

MÉDECIN DES HÔPITAUX

MÉDECIN-CHEF DU SANATORIUM XAVIER-ARNOZAN

CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

OFFICIER DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

*Au Maître qui a su provoquer
l'admiration et retenir l'affection
reconnaissante de tous ceux qui
eurent le précieux avantage de
profiter de son lumineux ensei-
gnement.*

*Nous le prions de vouloir bien
agréer notre respectueuse re-
connaissance pour son accueil
toujours plein d'affabilité et
pour le grand honneur qu'il a
bien voulu nous faire en accep-
tant la présidence de cette thèse.*

AVANT-PROPOS

L'histoire médicale de l'ancienne Egypte a suscité depuis plus d'un siècle de généreux enthousiasmes, et a été l'objet d'études approfondies dans plusieurs ouvrages. Moins connue que la médecine proprement dite, l'hygiène dont nous allons essayer de tracer un tableau assez concis dans les pages qui vont suivre, a été négligée par les auteurs contemporains ou étudiée généralement d'une façon superficielle. Et pourtant la place considérable qu'elle tenait dans la vie et la religion des anciens Egyptiens, méritait une étude que nous avons entreprise dans l'espoir d'attirer l'attention sur son importance il y a 5.000 ou 6.000 ans.

Il est classique pour les égyptologues de diviser l'histoire de l'Egypte pharaonique en cinq périodes principales :

- 1° Ancien empire (3.400-2.160 av. J.-C.)
- 2° Moyen empire (2.160-1.580 av. J.-C.)
- 3° Nouvel empire (1.580-1.150 av. J.-C.)
- 4° Période saïte (1.150-336 av. J.-C.)
- 5° Période hellénique (305-30 av. J.-C.)

Cette dernière période est caractérisée par l'influence grecque. Elle a d'ailleurs été l'objet d'études de la part de différents auteurs et parmi eux Moncourier dans sa thèse, *l'Ecole médicale d'Alexandrie*, réserve une place infime à l'hygiène.

La période saïte présente un moindre intérêt. De plus en plus convoitée par les étrangers, l'Egypte, à ce moment-là, avait perdu pour ainsi dire son individualité propre et son homogénéité sociale. Mais sans se décourager elle luttait

vaillamment pour son indépendance et contre les émigrations incessantes de ses voisins.

Les trois premières périodes qui feront l'objet de notre étude se déterminent par une civilisation bien caractéristique qui est la véritable civilisation égyptienne. Cette division en trois périodes, purement fictive, nous permet de les considérer dans leur ensemble, puisqu'elles ne se différencient pas malgré l'évolution lente qu'a subie la religion. Une remarque importante : on sait que la religion des anciens Egyptiens présidait et était étroitement liée à toutes les manifestations de la vie sociale, économique, politique, scientifique, etc... Voilà pourquoi nous nous dispensons de suivre l'ordre chronologique de ces périodes en les étudiant simultanément.

Nous ne saurions commencer cette étude sans adresser à tous nos maîtres l'hommage de notre profonde gratitude pour l'enseignement quotidien que nous avons reçu au cours de nos études médicales.

Qu'il nous soit permis de présenter nos sincères remerciements à MM. A. Moret professeur au Collège de France, P. Montet, professeur à la Faculté des Lettres de Strasbourg, et Anwar Shoukry Effendi, à la Bibliothèque nationale du Caire, pour la sollicitude qu'ils nous ont témoignée et pour les renseignements qu'ils ont eu l'obligeance de nous fournir.

Quant à M. le professeur agrégé Piéchaud, comment le remercier ? Il nous est vraiment agréable de lui dire combien est grande notre reconnaissance envers lui. Il fut l'instigateur de ce travail et a toujours été pour nous un maître bienveillant. Nous garderons le souvenir le plus reconnaissant, tant de ses conseils que de l'indulgente sympathie dont il n'a cessé de nous entourer.

CHAPITRE PREMIER

LES SOURCES DOCUMENTAIRES

La connaissance de l'histoire de l'ancienne Egypte se divise en deux périodes bien distinctes : 1° La période qui précède la campagne de Napoléon en Egypte (1797-1799); 2° et celle qui la suit jusqu'à nos jours.

1° *La Première période.* — La langue hiéroglyphique était encore inconnue. Les documents intéressant cette période nous étaient légués par les anciens historiens : Hérodote, Diodore de Sicile, Manéthon, Strabon, Plutarque et Pline. Presque tous les égyptologues modernes sont en contradiction avec ces auteurs. Le professeur Breasted, dans l'avant-propos de son ouvrage, *Histoire de l'Egypte depuis les temps les plus reculés jusqu'à la conquête persane*, a déclaré qu'il ne se servirait de leurs ouvrages que dans le cas où il lui manquerait les documents monumentaux. Il nous a paru que son point de vue est conforme à la logique.

2° *La Deuxième période.* — Cette période se caractérise par la découverte importante du savant français Champollion qui parvint le premier à déchiffrer les caractères hiéroglyphiques, à l'aide de la célèbre « pierre de Rachid ». A la suite de cette géniale trouvaille, les fouilles se sont succédées et se continuent de nos jours. C'est aussi grâce à l'effort prodigieux des missions scientifiques françaises que nous sommes au courant de l'histoire de l'ancienne Egypte. C'est enfin, à MM. Hanotaux, Moret et ses collaborateurs que revint l'honneur d'avoir été

nvités par S. M. le Roi d'Egypte Fouad I^{er}, à écrire *l'Histoire de la Nation Egyptienne*.

Les autres nations se sont hâtées à ces fouilles. Le grand égyptologue américain Breasted a intitulé son ouvrage *Histoire de l'Egypte depuis les temps les plus reculés jusqu'à la conquête persane*. Sa valeur scientifique est tellement importante que le savant égyptologue belge Copart considère ce volume comme le meilleur du point de vue historique.

Wilkinson, Petrie, Gosse et Howard, les égyptologues anglais, ont consacré leurs ouvrages à l'étude de la société pharaonique.

Nous signalons en passant que nous avons consulté les différentes publications médicales touchant le sujet qui nous occupe. Parmi ces publications, la plus importante pour nous a été celle du Dr Guiart, professeur de l'Histoire de la Médecine à la Faculté de Lyon.

Pour l'étude de l'histoire de la civilisation égyptienne on se sert de deux sortes de documents : les papyrus et les monuments.

a) **Les papyrus.** — Nous avons lu les traductions des papyrus médicaux et chirurgicaux, mais nous n'y avons trouvé aucune notion concernant l'hygiène. Les thèses de MM. Nazmi et Fournier ne nous renseignent pas davantage. Dans *La médecine égyptienne des origines à l'Ecole d'Alexandrie*, Fournier note que : « les scènes de la vie quotidienne des tombeaux, littérature nationale, préceptes religieux et récits des voyageurs fournissent une documentation assez importante sur l'hygiène, dont les papyrus médicaux ne font pas mention » (IX, p. 56). En effet, les papyrus ne traitent que la pathologie et la thérapeutique. Mais cela n'empêche que nous tenons compte de leur importance pour vérifier si telle maladie existait déjà.

b) **Les monuments.** — « La décoration des hypogées, écrit Maspero, mettait en branle des escouades de dessinateurs, de sculpteurs et de peintres qui multipliaient les scènes de

la vie courante, indispensable au bien-être ou à l'agrément du double » (12, I, p. 410). Si nous ajoutons à ce passage de Maspero que les autres monuments mortuaires, les mastabas, les pyramides, les temples, les chapelles funéraires, les maisons et les palais, les mobiliers, les stèles et les autres petits objets contenus dans ces bâtiments, les bas-reliefs et les autres inscriptions gravés sur les murailles de ces édifices, sont des sources fort précieuses pour la documentation que nous cherchions, nous aurons cité, à peu près, toutes les sources monumentales qui nous ont inspiré.

CHAPITRE II

ORIGINE DES MALADIES. — HYGIENE.

Nous allons tenter, dans ce chapitre, de donner une idée générale sur la conception des origines des maladies, étudiées d'après les textes mortuaires et religieux, dans l'Egypte antique. « C'est dans la Pyramide d'Ounas, dernier roi de la Ve dynastie (ancien empire), que l'on a trouvé toute la série des textes mortuaires traditionnels, textes dits des « pyramides » (Breasted, 3, p. 131).

Tous les égyptologues, sans exception, ont parlé de la religion et tous ont étudié sa relation étroite avec la médecine et la magie. Dawson a consacré tout un ouvrage, *Magic and Leech*, sur la magie et son influence, non seulement sur la médecine, mais aussi sur l'homme, les animaux, les plantes et même en les dieux. Breasted, Moret, Maspero et autres se sont attardés en des chapitres détaillés à l'étude de la religion et de la magie des Anciens. Nous terminerons ce chapitre par quelques considérations touchant l'hygiène en général.

1° Origine des maladies :

« Rien dans l'antiquité, dit Breasted, n'a marqué plus profondément son empreinte sur les actes de l'humanité que l'idée religieuse » (3, p. 56), et de toutes les anciennes nations, l'Egypte venait au premier rang pour le rite funéraire et les questions religieuses.

D'après Dawson, leurs doctrines étaient basées sur l'immortalité et ils cherchaient à donner à l'existence indivi-

duelle la notion de la continuité. Les textes des pyramides prouvent que les Egyptiens considéraient la mort comme un épisode de la vie et que les deux font partie d'une même nature. Les Egyptiens considéraient aussi que les maladies et la mort sont des phénomènes surnaturels et anormaux, et qu'elles provenaient d'une origine maligne, soit divine, soit humaine.

« Les Egyptiens, rapporte Maspero, pensaient que la vie, une fois commencée, pouvait se poursuivre indéfiniment : si aucun accident ne l'enrayait net, quel motif avait-elle d'arrêter elle-même son développement ? L'homme ne mourait donc pas en Egypte, mais on l'assassinait. Le meurtrier appartenait souvent à notre monde et se laissait désigner facilement, un autre homme, une bête, un objet inanimé, une pierre détachée de la montagne, un arbre qui s'abattait sur le passant et l'écrasait. Souvent aussi, il se dissimulait parmi les invisibles et ne se trahissait que par la malignité de ses attaques : c'est un dieu, un mauvais esprit, une âme désincarnée, qui se glissait sournoisement dans un vivant, ou se précipitait sur lui avec une violence irrésistible. La maladie était la lutte du possédé contre le possesseur : dès que le premier avait succombé, on l'emportait loin des siens, et sa place ne le connaissait plus » (22, I, p. 111).

Nous trouvons ainsi deux sortes de causes : *a*) maladies causées par des agents violents ; *b*) maladies d'origine maligne invisible. Les premières désignent toutes les maladies d'ordre chirurgical ; les secondes englobent les maladies d'ordre médical.

Cette conception étiologique avait aussi une conséquence logique du point de vue thérapeutique : pour les maladies d'ordre chirurgical, Dawson nous dit que les Egyptiens ne laissaient jamais un blessé aux soins d'un médecin magicien, il était confié à un chirurgien. Quant aux autres, « la thérapeutique devait exercer une double action : *a*) l'exorcisme du mauvais génie, qui se faisait au moyen des incantations magiques ; *b*) la réparation des désordres qu'il avait produits,

s'obtenait grâce aux substances médicamenteuses dont « Thot » le grand magicien, avait révélé les vertus aux hommes » (Guiart, 12, p. 343). Ces résultats étaient d'ailleurs conformes aux papyrus médicaux et chirurgicaux ; en effet, « dans un seul cas, écrit Fournier, de fracture du crâne frontal, très grave et fort effrayante, sans espoir, intervient une formule magique, analogue à celle des autres papyrus médicaux » (9, p. 42).

2^o *L'Hygiène.*

En conséquence, on remarque que les Egyptiens n'avaient aucune notion sur les véritables agents des maladies, et ce que nous dénommons aujourd'hui les germes étaient donc pour eux des esprits invisibles. Dans ce cas, comment se préserveraient-ils contre de tels agents, puisque malgré tous les progrès réalisés dans le domaine médical, il est quelquefois difficile, de nos jours, de se protéger contre un microbe connu ? Ils devaient donc compter beaucoup sur leur expérience personnelle. En réalité « les Egyptiens étaient d'excellents observateurs. D'ailleurs leurs études du corps humain par l'acte d'embaumement les rendaient anatomistes, et par l'inspection du corps ils avaient une idée sur la pathologie et l'étiologie des maladies et des morts » (Moret, 27, p. 522).

Les anciens historiens donnaient, en exemple de bons hygiénistes, les Egyptiens. « Après les Libyens, raconte Hérodote, il n'y a point d'hommes si sains, et d'un meilleur tempérament que les Egyptiens » (15, II, p. 62). Le même auteur écrit aussi : « La médecine est si sagement distribuée en Egypte, qu'un médecin ne se mêle que d'une seule espèce de maladie, et non de plusieurs. Tout y est plein de médecins. Les uns pour les yeux, les autres pour la tête, ceux-ci pour les dents, ceux-là pour les maux de ventre et des parties voisines ; d'autres enfin, pour les maladies internes » (15, II, p. 65). Et, d'après Isocrate, « les Egyptiens sont le peuple le plus sain et vivant le plus longtemps » (Meunier, 24, p. 9).

Ces récits sont vérifiés par les documents monumentaux : « Les Egyptiens, écrit Guiart, considéraient le médecin comme un hygiéniste autant que comme un guérisseur, puisqu'ils lui donnaient le nom de *Sonoro*, qui voudrait dire préservateur » (12, p. 345).

Et d'après Foucart, on a trouvé plusieurs tombes de médecins qui portent des titres différents datés de la IV^e et VI^e dynasties : « Les spécialistes sont donc de très vieille noblesse. C'est ainsi qu'on connaît une admirable statue de Niankhre, chef des médecins du Roi; ailleurs, on trouve Pepi-Ankh, dit « le médecin du ventre du Roi », on trouve aussi des oculistes, « des médecins, des clystères », etc-(8, p. p. 26 et 28).

Un autre rôle, moins important, était le pouvoir magique dans le domaine de l'hygiène. Les Egyptiens se servaient beaucoup d'amulettes et de talismans pour se préserver contre les génies invisibles, ce qui constituait, une sorte de prophylaxie magique contre les maladies et les enchantements (Guiart, 12, p. 343.)

Il est vraisemblable qu'il existait en Egypte une réglementation hygiénique rigoureuse. Comment explique-t-on alors l'omission complète de l'hygiène dans les papyrus médicaux ou autres manuscrits semblables? De l'avis de Guiart, « tout ce que nous avons le droit de dire, c'est que ce sont là les seules notions qui soient parvenues jusqu'à nous, par l'intermédiaire des papyrus médicaux, fragments bien incomplets des ouvrages de médecine de l'ancienne Egypte » (12, p. 312). Il ajoute, que les règles de l'hygiène étaient inscrites dans la loi; et que le régime des rois et du peuple était soumis à des règles précises.

CHAPITRE III

LA VIE SOCIALE

La société pharaonique a attiré l'attention de tous les égyptologues surtout parmi les anglais. Hérodote, déjà dans son deuxième volume nous documente à cet égard.

Sous l'ancien empire pharaonique la société se divisait en trois classes : les prêtres, les fonctionnaires et le peuple. « Les reliefs de l'ancien empire, écrit Breasted, outre leur mérite artistique, ont été encore pour nous des documents historiques de première valeur, puisque ce sont les scènes gravées par les artistes de Memphis sur les murs des chapelles funéraires contenues dans les mastabas (tombes) de l'ancien empire » (3, p. 107).

La classe moyenne, marchands, propriétaires, artisans et artistes a fait son apparition sous le moyen empire. D'après Breasted, cette classe possédait dix-huit cents tombes dans le cimetière d'Abydos (3, p. 170). D'autre part, les gouverneurs des nomes, devenus influents, ont imité les Pharaons en construisant des tombes et des monuments, chacun dans la capitale de sa province. Les plus importantes de ces tombes se trouvent à Beni-Hassin, à Ashmounen et à Assiut. C'est de ces tombes et de celles d'Abydos que nous tirons les renseignements concernant la société de cette époque.

Le même auteur divise la société du nouvel empire en 4 classes : les prêtres, la classe riche ou officielle, la classe moyenne et la classe du peuple. Ce sont les tombeaux, les stèles funéraires et les autres monuments de Thèbes, qui

nous ont fourni les documents pour la reconstitution de la vie et des mœurs du temps (3, p. 353).

Moins importants pour nous sont les papyrus littéraires. L'un d'eux, donné par Prisse d'Avennes à la Bibliothèque nationale de Paris, contient le seul témoignage complet qui nous soit parvenu de cette sagesse primitive. Il a été analysé par Chabas, dans *La Revue archéologique*, 1^{re} série, t. XIV, p. 1-25 (Maspero, 22, I, p. 399.) Un autre, connu sous le nom de papyrus moral de Boulaq, a été découvert et publié par Mariette et d'autres égyptologues (Maspero, 22, II, p. 502).

Nous n'étudierons ici que le genre de vie des classes riches et moyennes, n'ayant pas de documents sur la vie des pauvres qui végétaient probablement d'une façon indécise.

Les Rois. — Diodore de Sicile racontait qu'il était recommandé aux rois d'obéir à tous les bons conseils. La loi limitait leur temps, non seulement en ce qui concerne l'administration du royaume, mais aussi leur vie privée. Les excès de toute nature, leur étaient interdits et la simplicité devait être leur idéal (Wilkinson, 40, I. pp. 102 et 164). Et d'après le même historien « toutes les fonctions naturelles, y compris l'acte de la génération, étaient parfaitement réglées et avaient un temps pour leur accomplissement » (Guiart, 12, p. 345).

Les Prêtres. — Les prêtres ont attiré beaucoup la curiosité d'Hérodote. Ils avaient mille pratiques religieuses qu'ils observaient régulièrement. Nous nous contentons de citer ce qui intéresse l'hygiène : « Ils boivent dans des coupes d'airain, qu'ils ont soin de nettoyer tous les jours ; c'est un usage universel, dont personne ne s'exempte. Ils portent des habits de lin nouvellement lavés ; précaution à laquelle ils se conforment quotidiennement. Chez eux, la circoncision est de règle par hygiène, car plus qu'à l'esthétique, ils tiennent à la plus stricte propreté. Les prêtres se rasent le corps entier tous les trois jours, afin d'éviter la vermine et la souillure sur un corps voué au service des dieux. Ils ne portent

qu'une robe de lin et des souliers de Byblus. Ils se lavent deux fois par jour dans l'eau froide, et autant de fois toutes les nuits » (15, II, p. 31.)

Les occupations et les distractions. — En décrivant « the Private Life », Pétrie, dans son ouvrage *Social Life in Ancient Egypt*, a signalé que les gravures de Tell El Amarna, nous représentent les occupations des femmes dans leurs foyers. Des jeunes filles sont en train de danser, jouer, faire leur toilette ou s'occuper du ménage. Il ajoute que les mères amenaient souvent leurs enfants sur le bord du Nil. Là, les enfants s'amusaient en faisant des jouets avec la boue du fleuve.

L'Egyptien occupait bien ses moments de loisir, il trouvait dans la nature ses amusements favoris. Breasted, à plusieurs reprises, nous décrit ces distractions. « L'Egyptien aimait passionnément la nature et la vie des champs. Aussi la demeure des riches était-elle toujours entourée d'un jardin où le propriétaire se plaisait à planter des figuiers, des palmiers et des sycomores et à marcotter ses vignes et ses tonnelles. Devant l'habitation, se trouvait souvent un bassin entouré d'un cordon de maçonnerie et rempli de poissons. Le jardin était le paradis du riche Egyptien; c'est là qu'il passait ses heures de loisir au milieu de sa famille et de ses amis, jouant aux « dames », écoutant la musique de la harpe, de la flûte, se récréant à voir ses femmes danser les pas lents et sévères du temps, tandis que ses enfants se poursuivaient parmi les arbres, faisant des ricochets dans le bassin, jouant à la balle, à la poupée ou à saute-mouton » (3, p. 90).

Souvent l'Egyptien ne se contentait pas de cette vie agréable et calme. Il cherchait dans le désert les émotions d'une chasse plus dangereuse : « poursuivant le buffle avec son grand arc ou cherchant à capturer, vivants, les antilopes, les gazelles, les oryx, les bouquetins, les onagres, les autruches et les lièvres » (3, p. 91).

Et M. Breasted conclut : « Dans cet aperçu de la vie de

l'Egyptien, consacrée tout entière à la nature qu'il aime passionnément, nous trouvons la marque essentielle de son tempérament et sa conception joyeuse de la vie » (3, p. 92).

Les vêtements. — « Même dans les hautes classes de la société, écrit Breasted, le costume est aussi simple que possible. Il consiste généralement en une sorte de petit jupon retenu à la taille par une ceinture, et descend habituellement jusqu'au genou; certains modèles sont un peu plus longs et couvrent la partie moyenne du corps jusqu'au mollet. L'Egyptien portait généralement la tête entièrement rasée; dans les circonstances solennelles, il se coiffait d'une perruque. Un large collier, souvent garni de pierres précieuses, lui entourait le cou. Sauf cet ornement, le corps était complètement nu jusqu'à la ceinture » (3, p. 8.)

D'après le même auteur, les habits de femmes étaient aussi simples. « Une longue tunique de lin blanc, très ajustée, souvent transparente, retenue par deux bretelles, passées au-dessus des épaules, leur couvrait le corps depuis le haut des seins jusqu'à la cheville. Une longue perruque, un col, un collier, une paire de bracelets aux bras et aux chevilles, complétaient les atours de ces dames » (3, p. 81).

Quant aux enfants, on les laissait courir entièrement nus, mesure hygiénique tout-à-fait agréable pour un climat chaud (Gosse, II, p. 10.)

Nous remarquons avec Guiart que, « sous l'heureux climat d'Egypte, on n'éprouvait guère le besoin de s'habiller chaudement : les fonctions de la peau s'opéraient mieux à l'air nu où sous des tissus amples et légers servant à peine à voiler la nudité » (12, p. 345.)

La propreté. — L'amabilité, la gaité et surtout la propreté étaient des qualités prédominantes chez l'ancien Egyptien.

Nous avons déjà vu la propreté rigoureuse des prêtres. Quant au peuple, Guiart constate que « tout Egyptien devait se laver avant d'entrer dans une enceinte sacrée, avant de manger, après avoir eu (commerce) avec une femme; les

broyeurs d'olives, les gardiens de pourceaux, les embaumeurs, les pêcheurs et en général les gens nécessairement malpropres par leur métier, devaient être évités, leur contact étant considéré comme impur » (12, p. 345).

Bothwell Gosse dans son ouvrage, *The civilisation of ancient Egyptiens*, signale de même que cette race avait une affinité extrême pour la propreté. La saleté était considérée comme une grande honte pour un ancien Egyptien. Ils se faisaient tailler les cheveux et se rasaient complètement la barbe. Les Egyptiens se baignaient souvent, et se faisaient des massages avec de l'onguent et plusieurs autres parfums. En outre, c'était un peuple fort simple et naïf, il avait un air enfantin, mais toujours gai et de bonne humeur. Il aimait la beauté et adorait la nature (II, pp. 12 et 13).

Les vêtements étaient d'une blancheur remarquable, seule couleur qui souffre de la plus légère souillure.

Pour cette raison, « les lavandiers, écrit Maspero, exercent à côté des autres leur métier, si important chez un peuple qui a la passion du blanc, et aux yeux de qui la malpropreté du vêtement entraîne l'impureté religieuse » (22, 1 p, 270).

Le mobilier des palais et des maisons était fabriqué de matières faciles à nettoyer et faciles à tenir propre. Des beaux vases, des plats et des cruches étaient travaillés en pierre de différentes espèces comme l'albâtre, la diorite et autres cristaux de roche. Le verrier faisait de l'incrustation avec des plaques de verre et des tablettes d'ivoire. Le forgeron fabriquait des coupes, des aiguières et des vases en cuivre. La poterie reprenait, dans la fabrication des récipients et des vaisselles, une place importante; on faisait des belles pièces de faïence vernie, des énormes jarres, des récipients publics et privés et enfin toutes autres sortes d'ustensiles destinés aux besoins domestiques (Breasted, 3, p. p. 41 et 93-96).

Enfin la circoncision et la nymphectomie étaient pratiquées par les Egyptiens dans un but d'hygiène et de propreté. Les monuments fournissent plusieurs cas de ces opérations chez les garçons et les jeunes filles. Guiart (12, p. 318) et Fournier (9, p.p. 29 et 30), ont détaillé ces opérations.

En dehors des prêtres, chez qui la circoncision était obligatoire, les autres classes de la société se font circoncire facultativement. Il paraît que c'est au contact des Egyptiens, que les Hébreux ont eu l'idée de la circoncision, mais avec cette différence que ces derniers l'ont consacrée en précepte religieux, s'imposant à toutes les classes (Guiart (12, p. 319).

La moralité. — Dès la plus haute antiquité, l'Egyptien était inspiré par la vertu. Il se modelait sur l'exemple des Dieux, et la triade divine Osiris, Isis et Horus traçait pour lui la voie qu'il devait suivre.

Osiris et Isis engendrèrent le dieu enfant Horus. Par jalousie le dieu Set tua Osiris, d'où une lutte monstrueuse entre Set et l'enfant Horus. La lutte, se terminant par le triomphe d'Horus, Set s'adressa au tribunal des Dieux, mais Horus fût acquitté grâce au dieu Thot qui avait pris sa défense « Bien qu'Isis n'y joua qu'un rôle accessoire, (elle trouva le corps de son mari et l'embauma), elle devint l'idéalisation de la mère et de l'épouse, image gracieuse devant laquelle le peuple aimait à s'arrêter. Horus également personnifiait dans la foi populaire les vertus d'un bon fils. On voyait en lui le triomphe final des causes justes. » (Breasted, 3, p. p. 57 et 60).

La biographie d'Ameni, gouverneur de l'Oryx (Minieh); nous montre comment les nomarques, sous le moyen empire, traitaient le peuple. Nous mentionnons un passage de cette biographie inscrit sur sa tombe à Beni-Hassin et traduit par Breasted.

« Je n'abusai, dit-il, de la fille d'aucun citoyen, jamais je ne me suis mal conduit à l'égard de la veuve, je n'ai jamais rabroué les malheureux ni fait chasser les bergers. Pas de surveillant, de laboureur dont j'ai fait saisir la famille pour des impôts non payés; il n'y avait pas de misérables dans ma communauté et pas d'affamés de mon temps. Lorsque vinrent les années de disette, je fis cultiver tous les champs du nome de l'Oryx, jusqu'aux plus lointaines frontières du Nord

et du Sud, conservant la vie à ses habitants et leur procurant la nourriture, en sorte que nul n'y avait faim. Je donnai à la veuve non moins qu'à la femme en puissance de mari, et dans mes cadeaux, je n'ai jamais favorisé les grands aux dépens des misérables. Plus tard, vinrent de grandes inondations qui donnèrent de riches moissons de blé et de toutes choses, mais je ne revendiquai aucune des avances que j'avais faites) (3, p. 163).

Un passage du papyrus de Prisse, nous montre le devoir des maris envers leurs épouses : « si tu es sage, tu monteras ta maison, et tu aimeras ta femme chez elle ; tu empliras son ventre de nourriture, tu habilleras son dos ; tout ce qui enveloppe ses membres, ses parfums, et la joie de sa vie, tant que tu seras là, elle est un champ qui profite à son maître » (Maspero, 22, II, p. 399).

L'alcoolisme était aussi un vice désagréable aux anciens. Le papyrus moral de Boulaq cite un conseil d'un père nommé Ani à son fils Khoushatpou : « Ne te montres point querel leur dans les brasseries, de peur qu'on ne dénonce ensuite des paroles qui sont issues de ta bouche et que tu n'as plus conscience d'avoir prononcées. Tu choisis les membres rompus, et personne ne te tend la main, mais tes compagnons de beuverie sont là, qui disent : « Au large l'ivrogne ! » On vient te quérir pour traiter affaire avec toi, et l'on te trouve vautré à terre, comme un petit enfant. » (Maspero, 22, II, p. 502)

Une pareille société, avec ses coutumes et traditions, ses lois sociales et sa conception joyeuse de la vie, ses qualités physiques et morales et enfin sa propreté rigoureuse et remarquable, satisfait largement aux besoins d'hygiène et il n'est pas étonnant de constater la longévité des anciens Egyptiens et la prédominance de leur civilisation durant 4.000 ans.

N. B. Nous avons débuté par ce chapitre, en raison des rapports très étroits qui lient la vie sociale à l'hygiène d'un peuple. Il nous donne une idée générale sur l'hygiène privée.

CHAPITRE IV

EDUCATION PHYSIQUE ET INTELLECTUELLE

I. L'éducation physique . — Nous avons traité au chapitre précédent des différentes sortes de sports pratiqués par les Egyptiens, mais nous en connaissons d'autres : la pêche, la guerre et la lutte.

Sur les tombeaux de Beni-Hassin, figure une scène de lutte. Les adversaires sont en deux couleurs différentes pour ne pas les confondre. « On les voit, écrit Maspero, qui s'approchent, se tâtent, s'empoignent, mollissent ou se raidissent tour à tour afin d'échapper à l'étreinte ou de terrasser l'adversaire : l'un d'eux, saisi à bras-le-corps, est jeté sur le sol, mais il ne l'a pas touché des épaules et le combat continue. Un athlète de profession dénommerait aisément les passes, et peut-être y reconnaîtrait-il quelques tours de mains ou de jambes qui ne sont plus usités ou tolérés dans les arènes modernes. Ce que nous n'admirerons jamais assez, c'est l'adresse et la facilité avec laquelle le jeu des membres et leur enlacement ont été analysés, puis fixés sur la muraille » (21, p. 114).

Baillet, dans sa thèse, nous dit que « les rois aimaient à dépenser leurs forces dans les exercices du corps. Jeunes, ils s'exerçaient à la natation et à l'équitation, soit comme manœuvres militaires, soit comme sport récréatif et hygiénique » (2, p. 384).

Nous ignorons si ces exercices sportifs étaient contrôlés par les médecins, mais il nous semble qu'ils étaient pratiqués plutôt par distraction.

II. L'éducation élémentaire. — Ce paragraphe nous intéresse particulièrement du point de vue hygiénique et nous démontre les moyens de l'éducation enfantine de leur temps. C'était un système fort simple et non fatigant pour les enfants, comparé avec celui appliqué de nos jours, même dans les pays arrivés à un certain degré de civilisation; il nous prouve sa supériorité. D'ailleurs il y a tendance de nos jours dans certains pays à diminuer les programmes dans les écoles afin de donner à l'élève le temps suffisant au développement du corps, facteur essentiel non seulement du point de vue rendement d'étude, mais aussi du point de vue hygiénique. Il est indiscutable qu'un enfant travaillant modérément résiste mieux aux maladies qu'un autre travaillant d'une façon exagérée, notamment à cette période où tout le corps est en pleine activité.

Nous résumerons ce qu'a écrit Gosse sur ce sujet, d'après les représentations monumentales et les deux papyrus « Sallier et Anastasie. » L'enseignement en Egypte était obligatoire à partir de quatre ans. Les enfants allaient à ce qu'on appelait (la maison du livre). Savoir écrire, était la base de leurs études. Les devoirs journaliers imposés aux élèves ne dépassaient guère trois pages, avec un supplément de dessins.

Le calcul était enseigné de la façon la plus pratique (méthode moderne). Les instituteurs leur faisaient les démonstrations avec les jouets, méthode qui amusait les enfants sans trop les fatiguer. Les prix donnés aux meilleurs élèves consistaient dans une distribution de jouets ou de fruits. On leur apprenait également à savoir nager, chanter et danser, et leur attention était aussi fixée à l'enseignement de la morale et aux traditions du pays. Les leçons commençaient le matin et se terminaient à midi. Il y avait congé toutes les après-midi, (II, pp. 14 et suiv.).

Nous manquons de documents, concernant l'hygiène sur les études secondaires et supérieures.

CHAPITRE V

LES GENS DE METIERS

L'importance que tient dans notre époque l'ouvrier, nous porte à lui consacrer le présent chapitre. Quoique nous n'ayons pas une documentation précise sur la question, nous nous efforcerons de développer d'une façon approximative l'état des gens de métiers dans l'ancienne Egypte, durant les trois empires. Maspero, dans son ouvrage *l'Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique*, et Breasted, en étudiant la classe moyenne, ont parlé sur les gens de métiers.

a) Semblable aux autres classes de la société, les gens de métiers ont été dominés par l'idée religieuse. Ils avaient depuis la plus haute antiquité leur divinité qui occupait une place importante dans la théologie égyptienne. « Le Dieu Ptah de Memphis était le patron des ouvriers, des artisans et des artistes, son grand-prêtre était toujours choisi parmi les premiers artistes de la cour » (Breasted 3, p. 61).

Sous le règne des rois bâtisseurs des pyramides, « les titulaires, dit le même auteur, porteront le nom de Ptah Hotep, ce qui donne à penser que les prêtres de Ptah et les prêtres d'Héliopolis s'étaient entendus pour se partager le pouvoir; le grand prêtre de Re comme Pharaon et les prêtres de Ptah comme visirs » (3, p. 128).

Cet aperçu nous montre déjà l'origine religieuse de cette classe, et que les Egyptiens estimaient la valeur du travail.

A cette époque, une quantité considérable d'ouvriers était nécessaire pour les différents travaux industriels : l'extrac-

tion de la pierre, l'architecture, l'industrie du cuivre et de briques, la verrière, l'orfèvrerie, la charpenterie, la poterie, etc... (Breasted, 3, pp. 93-96).

Nous manquons de renseignements sur leur état hygiénique, mais si nous prenons en exemple les ouvriers de la grande pyramide, nous aurons la preuve que les Egyptiens appliquaient des lois hygiéniques aux ouvriers. La construction de la pyramide de Cheops a duré trente ans, à raison de 100.000 ouvriers par trimestre. « On comprend facilement, dit Guiart, qu'il fallait prendre de grandes précautions pour éviter la contagion dans de telles agglomérations. Pour cela, on faisait aux ouvriers des distributions de vêtements; ils se baignaient dans le Nil plusieurs fois par jour, et les surveillants leur interdisaient sous les peines les plus sévères, de faire leur besoin sur le chantier; ils devaient pour cela se rendre dans de vastes feuillées, situées assez loin et en sens contraire du vent dominant. Des prêtres médecins les visitaient souvent et les malades étaient immédiatement séparés de leurs camarades; pour cela on les conduisait dans un camp situé en bon air, sur le haut de falaises désertiques. Enfin, chaque année, les ouvriers étaient obligés de brûler leur cabanes, et d'en édifier de nouvelles » (12, p. 347).

b) Sous le moyen empire les artistes et les artisans ainsi que les commerçants formaient la classe moyenne. D'ailleurs nous avons déjà vu qu'ils possédaient dix-huit cents tombeaux dans le cimetière d'Abydos, ce qui nous prouve leur importance sociale et leur aisance matérielle à en juger par les dites constructions. Du reste, Breasted nous dit que : « les artisans de cette époque étaient souvent des gens d'une habileté consommée et dont la situation sociale ne devait certes pas être à dédaigner; les scribes et les officiers les regardaient de haut » (3, p. 172). Il est donc certain que leur état hygiénique était aussi favorable.

c) Leur importance, sous le nouvel empire, est devenue de plus en plus considérable. L'évolution de la vie, à cette période, inspira aux gens de métiers l'idée de la corporation

afin de mieux défendre leurs intérêts. D'après les stèles d'Abydos, Maspero écrit : « chaque sorte d'artisans reconnaissait un ou plusieurs chefs, les cordonniers des maîtres cordonniers, les maçons des maîtres maçons, les forgerons des maîtres forgerons qui veillaient sur leurs intérêts et les représentaient auprès des autorités locales. La plupart des ouvriers qui composaient un corps d'état logeaient ou du moins avaient leurs échoppes dans un même quartier ou dans une même rue, sous la haute direction de leurs chefs. Ils payaient outre la capitation et l'impôt sur les maisons, une taxe spéciale, un droit de patente qu'ils acquittaient en produits de leur commerce ou de leur industrie » (22, 1, p. 310).

Les simples ouvriers et les manœuvres avaient aussi leur part dans la protection de l'Etat, dans tous les travaux publics ils étaient traités avec bienveillance. « Des ouvriers, écrit Breasted, furent envoyés dans toutes les grandes carrières d'Egypte, à Assuan, à Silsileh, à Gebelen. Comme autrefois, on employait généralement à ce travail la main-d'œuvre des prisonniers de guerre, mais partout où l'on se servait des Egyptiens autochtones, on les traitait avec sollicitude et on les rémunérait largement; Seti le premier en parle avec une grande fierté. A Silsileh, où l'on extrayait du grès, chacun des mille ouvriers employés recevait journallement près de quatre livres de pain, deux bottes de légumes et un morceau de viande rotie, deux fois par mois, on leur fournissait un costume de toile propre » (3, p. 424).

Sous la dynastie des Ramsès, l'industrie et le commerce sont devenus une source importante et indispensable au trésor. Les rois légiféraient dans le sens de la protection et de la garantie des professions nationales. D'après les lettres de Tell-el-Amarna¹ et surtout le traité de Ramsès II avec le roi de Khâti, Maspero conclut : « Les étrangers qui s'y établissaient sans esprit de retour, jouissaient des avantages inhé-

1. Ces lettres sont des manuscrits trouvés à Tell-el-Amarna. Elles contiennent les correspondances et les traités échangés entre les Pharaons du Nouvel Empire, et les Rois des pays voisins.

rents aux indigènes, mais ceux qui y séjournaient en voyageurs n'en bénéficiaient pas plus que s'ils eussent vécu encore dans leur propre patrie : on leur octroyait l'autorisation d'y posséder, d'y acheter, d'y vendre mais non celle d'y transmettre leur avoir comme ils l'entendaient, et s'ils y mouraient par hasard, leurs biens étaient dévolus en aubaine au souverain. L'émigrant, qui ouvrait un atelier, et qui enseignait à ses compatriotes d'adoption les tours de main et les secrets professionnels de sa maîtrise, était à leurs yeux un malfaiteur des plus redoutables : le métier qu'il implantait dans un état rival privait le commerce national d'un client assuré, aussi la loi lui appliquait-elle les peines édictées contre les coupables de trahison. Elle confisquait son pécule, rasait sa maison, rendait sa famille entière, père et mère, femme et enfants, responsables de son crime. Quant à lui, si elle réussissait à l'attraper, c'était la mort ou tout au moins la mutilation, perte des yeux et des oreilles, ablation des pieds. Dans les traités de paix ou d'alliance, les deux parties contractantes décidaient de ne pas concéder la franchise du séjour aux ouvriers habiles qui s'enfuiraient de chez l'une d'elles, sur le territoire de l'autre, de les empoigner et de les remettre aussitôt » (22, II, p. 287.)

Cet aperçu général des ouvriers et gens de métiers durant ces trois empires nous prouve l'état favorable de cette classe. En effet, il n'en était pas ainsi de tous les temps : à la fin de chaque empire surtout le dernier, le désordre régnait, l'exigence des rois, des prêtres et des fonctionnaires provinciaux, oblige cette classe à travailler sans lui donner un salaire satisfaisant ou bien ils augmentaient l'impôt d'une façon tellement considérable que la vie de ces gens devenait vraiment pitoyable. Il suffit de lire Maspero (22, I, pp. 311-314 et II, p. 539) pour se former une idée sur leur état lamentable.

En dehors de ces périodes critiques et anormales, leur état était assez satisfaisant, et nous concluons que :

1^o Les ouvriers et les manœuvres avaient des salaires suf-

fisants pour leur permettre une vie agréable, et qu'ils étaient soumis à des règles et lois hygiéniques strictes.

2° Les gens de métier, en plus de la garantie que la loi leur procurait contre la concurrence étrangère, avaient des représentants qui défendaient leurs intérêts auprès des autorités locales, sorte de corporation primitive.

CHAPITRE VI

L'ALIMENTATION

Parmi les petits objets enfouis dans les tombes, les égyptologues ont trouvé des vases contenant des aliments et des boissons. Souvent on voit les aliments figurer sur les murailles des tombes et des temples. « Dix-huit siècles avant notre ère, écrit Roncière, des artistes avaient dessiné avec une fidélité surprenante les poissons du Nil sur les murs du temple de Deir-El-Bahri, ou des mastabas de Méra et de Ti » (35, I, p. 56). Breasted rapporte aussi que la nourriture était abondante et variée. Quelqu'un demande pour son tombeau : « Dix sortes de viandes, cinq sortes de gibiers, seize de pains et de gâteaux, six de vins, quatre de bières, onze sorte de fruits, outre toutes espèces de friandises et maintes autres choses » (3, p. 88).

Nous écrirons d'abord les aliments, puis nous traiterons l'eau dans un paragraphe spécial.

Les aliments. — Le principal repas se prenait à midi, il était généralement copieux, composé de plusieurs plats, notamment de différentes sortes de pâtisseries et de fruits. Le soir on mangeait peu. On se lavait les mains avant et après le repas. La boisson ordinaire était l'eau du Nil, mais dans les familles aisées on prenait de la bière et du vin (Henry, 14, II, p. 405).

D'après le même auteur, la classe infime du peuple se nourrissait et se logeait comme elle le pouvait, sa nourriture était

simple autant que possible et consistait dans une large ration de pain (14, II, p. 383).

Pétrie, affirme dans son ouvrage *Social Life in Ancient Egypt*, que les repas de la classe riche étaient fortement copieux, on disait même qu'ils étaient plus luxueux que ceux des Persans. En général, les Egyptiens aimaient beaucoup à donner des grands festins surtout pendant les fêtes. Pour donner une idée, nous allons décrire une cérémonie d'après le même égyptologue.

Les invités étaient d'abord reçus par un membre de la famille et des domestiques qui les priaient de rester un moment dans le jardin de la maison. A ce moment on leur offrait des boissons et surtout du vin (probablement comme apéritif). Ensuite, ils étaient introduits dans la salle à manger. Une fois, les mains lavées, ils s'asseyaient à table. Des jeunes filles faisaient le tour des invités et mettaient à chacun une couronne de fleurs, elles versaient ensuite sur leur tête des onguents aromatisés; de plus elles offraient une fleur de lotus à chaque invité. On distribuait des vins en grande quantité pendant tout le repas et durant lequel on entendait de la musique accompagnée de danses de l'époque. Le menu se composait : de volailles, de viande rôtie ou de bouillie, de poissons, de plusieurs plats de légumes, et de plusieurs sortes de fruits. A la fin du repas, on assistait à une cérémonie traditionnelle. On portait autour de la salle, une figure en bois représentant un mort. On la montrait à chaque invité, en lui disant : « Jetez un coup d'œil sur cet homme, car après la mort vous serez pareil, buvez donc, et amusez-vous » (31, p. 31.)

En résumé, le régime des Egyptiens était mixte, mais en même temps il était copieux. Mais comme ils prenaient soin de leur santé, ils absorbaient souvent des laxatifs. « Ils se purgent, raconte Hérodote, tous les mois pendant trois jours consécutifs, et ils ont grand soin d'entretenir et de conserver leur santé par des vomitifs et des lavements, persuadés que toutes nos maladies viennent des alimentations que nous prenons » (15, II, p. 62).

En plus de ces purges périodiques, Guiart dit « qu'ils s'imposaient aussi de temps en temps, des périodes de jeûnes et la grande fête d'Isis était précédée d'un véritable carême » (12, p. 346).

Il était défendu au peuple de manger du porc que les Egyptiens, écrit Guiart, « considéraient comme un animal sale et nauséabond ; manger de l'ibis, du crocodile ou de l'hippopotame était un sacrilège » (12, p. 346.)

Les prêtres, aux dires de Plutarque (T. C., p. 363), ne mangeaient pas de poisson (Sprengel, 39, I, p. 54). Et d'après Guiart, ils ne pouvaient pas boire du vin, ni manger des fèves, en raison de leurs propriétés carminatives, ni oignons, parce qu'ils excitent la soif (12, p. 346).

Les rois aussi n'échappaient pas aux lois d'hygiène. La loi réglait la toilette, les promenades, les distractions, les occupations journalières, la qualité et la quantité de la nourriture des rois. En général, on se basait toujours sur la simplicité, surtout quand il s'agissait de repas et de boisson. On leur permettait un peu de vin, mais les excès de toute nature leur étaient interdits. On disait que la nourriture avait juste pour but d'entretenir le corps et on ne doit jamais manger jusqu'à la limite de son appétit (Wilkenson, 40, I, pp. 164-166).

On voit ainsi que les anciens Egyptiens connaissaient l'effet fâcheux de la suralimentation sur l'organisme, et qu'ils avaient juste raison de prendre les mesures hygiéniques déjà énumérées.

L'eau. — La source de l'eau potable était le Nil, les Egyptiens la puisaient soit directement du Nil et de ses canalisations, soit indirectement des puits qui en provenaient.

Comment buvaient-ils cette eau ? « Comme boisson, écrit Guiart, les Egyptiens connaissaient l'eau, la bière et le vin. Leur raffinement en hygiène était tel qu'ils imaginèrent la stérilisation de l'eau, sachant parfaitement que l'on pouvait se préserver de certaines maladies intestinales en buvant de l'eau bouillie. C'est ainsi que 550 ans av. J.-C., le grand roi

Cyrus ne partait jamais en campagne sans emporter de grandes quantités d'eau d'une rivière qui lui était réservée. On faisait bouillir soigneusement cette eau avant de la conserver dans les flacons d'argent, qui suivaient le monarque dans tous ses déplacements. Or, Hérodote nous raconte que cette pratique avait été conseillée au roi par ses deux médecins, sortis tous deux des écoles de l'Egypte » (12, p. 346).

En dehors de cette remarque, nous n'avons pas trouvé un autre document concernant l'hygiène de l'eau de boisson. Mais si nous suivons l'exemple de Ghallab, qui a prouvé dans sa thèse que plusieurs coutumes et traditions de l'ancienne Egypte ont survécu jusqu'à nos jours, nous pouvons conclure que la méthode actuelle, consistant à faire filtrer l'eau dans des vases en poterie, a été également pratiquée par les Anciens.

En effet, dès la période prédynastique vers 4.000 ans avant J.-C., « les poteries, écrit Breasted, sont fines et de formes très variées, quoiqu'elles soient modelées à la main sans l'emploi de tour dont l'usage paraît encore ignoré. Tous les musées d'Europe et d'Amérique possèdent des collections abondantes de ces poteries primitives rouges et noires » (3, p. 29). Il ajoute que la poterie devenait une véritable industrie sous l'ancien empire.

Roncière dit aussi que, « depuis les temps pharaoniques, les amphores en terre qu'on appelle, du nom du village de la Haute-Egypte, où on les fabrique, des ballas, descendant le Nil, en d'immenses radeaux que manœuvrent les marchands avec de simples branches en guise d'avirons. A proximité d'une ville, l'un d'eux se jette à l'eau pour aller vendre quelque amphore, quelque grande jarre (zeyr) ou quelque vase à boire (goulleh). Ce sont des jarres en terre, invariables depuis trois mille ans, que les fellahines savent poser sur leur tête avec tant de grâce » (35, I, p. 76).

Jusqu'à nos jours, dans les endroits où l'eau artésienne n'existe pas, on utilise ces grandes jarres (zeyr) pour filtrer, clarifier et refroidir l'eau.

L'acte de filtration est dû, non seulement à la qualité

porreuse de ces pots, mais aussi à la formation d'une fine membrane. Cette membrane est formée au dépens des petites particules organiques et non organiques suspendues dans l'eau, et qui, par simple repos, se déposent sur toute la surface interne de la jarre. Il suffit de recueillir cette eau filtrée dans des pots propres et en boire directement.

Parfois, de nos jours, la maîtresse de maison frotte la surface interne des pots, soit avec une amande, soit avec une cacahuète, afin de hâter la clarification de l'eau. Quelques minutes après l'eau devient limpide et beaucoup en boivent directement sans attendre l'eau filtrée. Mais nous faisons remarquer que cette méthode n'est pas hygiénique, l'eau quoique potable physiquement, est loin de l'être par ses caractères bactériologiques.

En raison de la chaleur, l'Égyptien cherche, surtout, à boire de l'eau fraîche. Il utilise des petits vases de même matière que les jarres, qu'on appelle gargoulettes ou (goulléh) Le refroidissement est dû à l'évaporation de l'eau contenue dans ces vases.

Aurions-nous le droit de dire que cette méthode, fort simple et suffisante, a été utilisée par les anciens ? C'est fort possible et nous laissons à l'avenir de vérifier notre hypothèse. Peut-on dire que ce filtre domestique satisfait l'hygiène et cette eau ainsi filtrée est-elle vraiment potable physiquement et bactériologiquement ? Physiquement, nous pouvons affirmer qu'elle est potable, mais bactériologiquement nous en doutons, puisque nous ignorons le degré de fonctionnement de ces filtres. En tout cas si ces filtres livrent le passage aux germes, ils ne le permettent pas aux parasites, étant donné que les familles, qui utilisent strictement cette eau filtrée, n'ont pas été sujets aux maladies parasitaires répandues en Égypte. Hélas, la majorité du peuple se contente de boire l'eau simplement refroidie et limpide sans attendre l'eau filtrée, ce qui fait que cette majorité souffre des maladies hydriques. D'ailleurs, il en fut ainsi du temps des Pharaons, puisqu'on a pu identifier ces maladies parasitaires dans les papyrus médicaux et sur les momies.

CHAPITRE VII

LES AGENTS TRANSMETTEURS DE MALADIES

Il est fort intéressant de savoir que les Egyptiens connaissaient le rôle important joué par certains agents et les relations de cause à effet qui existent entre eux et les maladies.

Rôle de l'eau et du sol. — C'est surtout des maladies hydriques que souffrent les Egyptiens. Il a été ainsi dans l'ancienne Egypte, puisque les papyrus médicaux mentionnent les infections gastro-intestinales, surtout l'ankylostomiase, la bilharziose et la dysenterie.

En tout cas, l'eau ne paraît pas jouer pour eux un rôle important dans la transmission des maladies. Cela est dû sans doute, à ce que le Nil était une des divinités qu'adoraient les Egyptiens et le considéraient comme un fleuve saint, dans lequel ils se baignaient souvent pour se purifier (Roncière 35, I, pp. 17, 29, 31.)

Nous ne pouvons pas affirmer s'ils attribuaient au sol un rôle important, étant donné que les documents que nous avons consultés, n'en font pas mention.

Rôle de l'air. — Ce facteur tenait une place plus importante que les deux précédents. Pendant les épidémies, les Egyptiens allumaient du feu de bois, dans le but de purifier l'air, par la diffusion de l'acide sulfureux (Howard, 16, p. 264.)

Il était aussi de coutume chez eux, même en temps normal, de brûler dans les appartements des parfums dans des vases

d'une forme élégante rappelant nos sucriers modernes (Henry, 14, II, p. 383.)

Le même auteur, dans son ouvrage *L'Egypte pharaonique*, écrit : « Un motif hygiénique paraît avoir fait introduire dans les usages journaliers, une pratique qui, passant de la vie civile à la vie religieuse, fut considérée comme une sorte de sacrifice quotidien et un devoir indispensable. Cette pratique consistait à offrir trois fois par jour des parfums au soleil. Plutarque dit pour expliquer cette cérémonie : « L'air s'épaissit la nuit, comprime le corps et plonge l'âme dans une sorte de tristesse, c'est pourquoi, dès que les prêtres se sont levés, ils brûlent de la résine, qu'ils font fumer pour purifier et parfumer l'air ; à midi, l'ardeur du soleil soulève en abondance de fortes vapeurs de la terre, ce qui fait qu'ils brûlent de la myrrhe dont le parfum dissipe ce qui est gros, épais et limoneux dans l'air ; au soleil couchant, ils brûlent le parfum nommé Kyphi, composé de seize ingrédients : miel, vin, raisin, souchet, résine, myrrhe, tribule, siseli, jonc odorant, bitume, mousse, lacaphtum, genièvre, cordamome et calamus aromaticus » (14, I, p. 299).

Rôle de l'homme. — La contagion directe du malade était admise par les Egyptiens et les mesures prises consistaient dans l'isolement du malade. Nous avons déjà vu que les ouvriers, travaillant à la construction de la grande pyramide, étaient surveillés par les médecins, et dès que l'un d'eux tombait malade, on l'isolait de ses camarades. Il est donc logique d'admettre que les médecins agissaient pareillement avec leurs clients, et de même l'Etat en temps d'épidémie devait faire des camps d'isolement.

Les selles et l'urine du malade paraissaient dangereuses pour son entourage. « Un vase de terre cuite, écrit Henry, d'une forme singulière, que Wilkinson considère comme ayant pu servir à contenir de l'eau pour un peintre, nous paraît bien plutôt avoir dû être à l'usage des malades, car sa forme est exactement celle d'un urinoir » (14, II, p. 118).

D'ailleurs, il était défendu aux ouvriers, comme nous l'avons signalé précédemment, de faire leurs besoins sur le chantier, et ils devaient le faire dans un endroit assez éloigné.

Chose plus intéressante encore, certains auteurs, comme Howard, Guiart et Pons, prétendaient que l'acte d'embaumement avait pour but, non seulement de protéger le corps contre la putréfaction, pour que l'âme puisse le retrouver dans l'état où il était, mais aussi afin de le rendre inoffensif pour les vivants.

« Le docteur Pariset, écrit Henry, attribue lui aussi l'origine de l'embaumement au besoin unique de soustraire les cadavres à une putréfaction qui, dans un pays comme l'Egypte, donnait trop souvent naissance à la peste ». L'auteur ne croit pas à la vérité de cette assertion, il dit : « La momification des cadavres ne reconnaissait pas pour principe unique le besoin d'assainir le pays. Si les Egyptiens embaumaient l'espèce humaine et les animaux sacrés, ils laissaient pourrir en pleine terre les autres animaux et même à si peu de profondeur qu'en enterrant les bœufs, on avait toujours soin d'en laisser paraître les cornes » (14, I, p. 327).

En admettant, en tout cas, l'une ou l'autre hypothèse, l'acte d'embaumement rendait un grand service à l'hygiène publique.

Rôle des animaux. — De tous les animaux, le rat était celui que les Egyptiens considéraient avec le plus d'effroi. Pour Guiart, il était une menace de famine, d'autres auteurs voient dans ce mammifère la cause directe des maladies pestilentiennes. Howard, notait que les villes égyptiennes seraient devenues inhabitables, à cause de la multiplication rapide des rats, si les habitants ne s'en étaient débarrassé par l'intermédiaire des chats qui étaient considérés comme des animaux sacrés (16, p. 60.)

En effet, « le chat, écrit Roncière, est resté en Egypte l'animal privilégié depuis le temps de la déesse Sekhet à tête de chatte. On connaît dès l'antiquité les fameux cime-

tières de chats. Un malheureux Romain, à la veille de l'ère chrétienne, ne fut-il pas condamné à mort pour en avoir tué un, sans que le roi d'Egypte osât le grâcier ? » (35, I, p. 70). Le centre du culte de cette déesse, était Bubastis (à 2 kilomètres au sud de l'actuelle Zagazig), « des dizaines de milliers de pèlerins y venaient célébrer le culte de Bastit, la déesse-chatte. De toute l'Egypte, on envoyait des chats momifiés pour les ensevelir auprès du temple de la déesse » (35, I, p. 100).

De ce qui précède, résultent les conséquences suivantes :

1° La protection et la vénération exagérées des chats augmentaient leur nombre ; 2° Le chat était connu, comme agent destructeur des rats.

Un autre destructeur, aussi vénéré que le chat, mais sans intérêt pratique de nos jours, était utilisé contre les rats : « Dans l'ancienne Egypte, le cobra égyptien (*Naja Hagi*), constituait la divinité tutélaire des champs cultivés, qu'on confiait à sa garde, car il détruisait les rats, dont la multiplication pouvait amener la famine. Aussi, le laissait-on vivre et se reproduire au milieu des champs et on lui vouait un véritable culte » (Guiart, 12, p. 339).

Rôle des insectes. — Les Egyptiens n'ignoraient pas non plus le rôle joué par les insectes dans la propagation des maladies. Cette question a été soigneusement traitée par le professeur Guiart.

Les mouches. — Les mouches, principal agent de transmission du trachôme et de l'ophtalmie purulente, constituent en Egypte moderne un véritable fléau. Elles étaient aussi une cause de désastres dans l'ancienne Egypte. « Du reste, écrit Guiart, les représentations de monuments montrent que les aveugles étaient nombreux, ils occupaient généralement l'emploi de musiciens » (12, p. 335).

L'emploi de l'éventail était connu dès la haute antiquité. D'après Breasted, les bas-reliefs des tombeaux d'Abydos, représentant de grandes cérémonies, nous montrent « le roi

précédé de quatre porte-étendards et accompagné de son chancelier, de ses serviteurs particuliers ou d'un scribe et de deux porteurs d'éventails » (3, p. 40).

De nos jours, les pièges à mouches sont d'un usage fréquent en Egypte, et il est bien probable que ces mêmes pièges étaient utilisés autrefois. Ces pièges consistent en substances visqueuses à base de miel, qui retiennent les mouches.

Il résulte, de ce que nous savons déjà sur la propreté de nos ancêtres, et de ce que nous venons de dire maintenant, que les Anciens employaient plusieurs moyens efficaces contre les mouches.

Les moustiques. — Plusieurs égyptologues rapportent, qu'à la suite des inondations, on constatait un accroissement exagéré des épidémies de paludisme. Les Egyptiens n'ignoraient pas le rôle des marais et des moustiques, dans la propagation de ces épidémies. Guiart, en trouve la preuve dans une inscription de Denderah, conseillant de rester chez soi après le coucher du soleil durant les semaines qui suivent la crue du Nil (12, p. 337).

Les mesures d'ordre prophylactique, étaient assez nombreuses. Ecoutons d'abord Hérodote : « Ceux qui habitent au-dessus des marais se mettent à couvert de ces insectes en dormant sur le haut d'une tour : le vent empêche les mouches de voler si haut. Ceux qui demeurent dans la partie marécageuse, ont imaginé un autre moyen : il n'y a personne qui n'ait un filet; le jour on s'en sert pour prendre des poissons; la nuit on l'étend autour du lit, on passe ensuite sous ce filet, et l'on se couche » (15, II, p. 74).

La question de l'irrigation et du drainage attirait l'attention des Anciens. En effet, les tombeaux d'Abydos montrent souvent le roi en train d'inaugurer des canaux et des digues (Breasted, 3, p. 40). Ces travaux d'arts n'avaient pas simplement un but de fertilisation du sol, mais aussi l'assainissement des régions marécageuses et le drainage des eaux stagnantes qui hébergent les larves des moustiques.

Un troisième moyen de protection était le feu. Ce moyen

est encore utilisé de nos jours par les habitants qui ont l'habitude d'allumer des feux, les nuits où le vent ne souffle pas afin d'éloigner les moustiques. Ces pratiques et bien d'autres coutumes, nous ont été léguées par nos ancêtres.

Les poux, les puces et les punaises. — « Le seul témoignage, rapporte Guiart, que nous ayons concernant l'existence des poux, est celui de la Bible, qui nous apprend qu'ils constituèrent la troisième plaie d'Egypte. Les peignes fins, en bois, étaient du reste d'un usage courant ; il est donc vraisemblable que les poux devaient être assez fréquents. C'est sans doute pour cette raison, que les Egyptiens prirent l'habitude de se raser la tête, ce qui entraîna le port de la perruque à partir de la XII^e dynastie. » Il ajoute que les Egyptiens portaient aussi des étoffes, coiffure que les sphynx ont rendu populaire. « Ces étoffes étaient beaucoup plus hygiéniques, parce qu'elles étaient moins lourdes, protégeaient mieux de la chaleur et avaient l'avantage de pouvoir se laver » (12, p. 336).

D'autre part, la propreté remarquable de ce peuple constituait aussi un moyen efficace pour lutter contre les poux.

Le même auteur, se basant sur la vie que menaient pêle-mêle les pauvres dans leurs cabanes, nous affirme l'existence des puces. Quant aux riches, en plus des chats et des chiens, avaient l'habitude d'élever dans leurs demeures des singes, avec lesquels on les voit souvent représentés (12, p. 336).

Nous manquons de documents concernant les punaises, et le professeur Guiart de penser que les Egyptiens ne paraissent pas les avoir connus.

CHAPITRE VIII

LES MALADIES LES PLUS REPANDUES EN EGYPTE

Il nous est impossible, par manque de documents, de décrire toutes les maladies endémiques de l'ancienne Egypte. A la suite de ce chapitre, nous ouvrirons une parenthèse pour dire un mot sur le temple de Der-El-Bahri, pris par MM. Milne et Joseph, pour un ancien sanatorium.

Les maladies des yeux.

Il est effrayant de constater, même actuellement, le nombre considérable de sujets atteints d'infections visuelles; du reste l'oculiste en Egypte possède une clientèle très importante. Et le trachôme, appelé ophtalmie d'Egypte, vient en tête de ces infections. Il est aussi certain que les habitants d'autrefois, avaient souffert de cette maladie. D'après Foucart, conférencier au Musée du Caire, on a pu identifier, dans le papyrus de Berlin, le trachôme et sa conséquence fâcheuse le trichiasis, ainsi que le remède spécifique le vert-de-gris (8, p. 28).

Le principal agent de transmission du trachôme, est la mouche. Les mesures hygiéniques prises contre ces muscides déjà étudiées dans le chapitre précédent, étaient la propreté, les éventails et les pièges à substances visqueuses.

Les maladies vénériennes et la prostitution.

« Cefele a trouvé la trace dans les papyrus médicaux, d'une maladie avec écoulement urétral et érections douloureuses.

ses, qu'il considère, avec vraisemblance, comme étant la blennorrhagie » (Guiart, 12, p. 334).

Guiart déclare, à propos de la syphilis, qu'« il est probable que les auteurs, qui ont cru l'observer dans l'ancienne Egypte, se soient trompés », Fournier, Smith, Ruffer et autres certifient l'inexistence de la syphilis dans l'Egypte pharaonique.

Quant à la prostitution, elle ne paraît pas avoir été répandue autrefois : les traditions familiales et la littérature ancienne nous confirment cette hypothèse.

Un passage du papyrus de Boulaq dit textuellement : « Méfie-toi, dit le sage de la femme étrangère, qui n'est pas connue dans la cité; ne la regarde pas quand elle vient, et ne la connaît pas. Elle est comme le tourbillon de l'eau profonde dont les remous sont insondables. La femme, dont le mari est loin, écrit chaque jour; s'il n'y a pas de témoin auprès d'elle, elle se livre et tend son filet. O crime abominable, si tu prêtes l'oreille à ses propos » (Breasted, 3, p. 86).

La biographie d'Amini (voir chapitre III), vérifie notre idée : « Je n'abusai, dit-il, de la fille d'aucun citoyen, jamais je me suis mal conduit à l'égard de la veuve..., etc... »

Depuis la période prédynastique, l'unité sociale était la famille. Le même auteur écrit : « Légalement, un homme ne possédait qu'une seule épouse, qui était la mère de ses héritiers. Elle était traitée avec beaucoup d'égard et participait aux plaisirs de son mari; en toute chose, elle était l'égale de celui-ci » (3, p. 85).

Il ajoute : « L'attachement des enfants à leurs parents et à la famille étaient des vertus hautement prisées, et l'on rencontre souvent, sur les tombeaux, cette affirmation : « Je fus chéri de mon père, loué par ma mère, aimé de mes frères et sœurs. »

Faut-il en déduire que la prostitution n'existait nullement dans l'ancienne Egypte? Certainement non : Maspero, dans ses contes populaires de l'ancienne Egypte, nous donne des exemples frappants. Dans le conte de deux frères, la femme du frère aîné, de mœurs légères essaya par tous les

moyens d'obtenir les faveurs de son beau-frère Bitian. Ailleurs nous lisons qu'un roi poussa sa fille à la prostitution pour découvrir les voleurs de son trésor (conte du trésor).

En plus la Bible nous raconte le refus de Joseph des offres de la femme d'un grand fonctionnaire.

Il est donc évident qu'elle existait autrefois, mais elle a été sévèrement condamnée, et il est certain qu'elle n'a pas été pratiquée officiellement comme de nos jours.

Le paludisme

Breasted croit que le paludisme n'existait pas en Egypte. Il dit : « Malgré l'inondation qui transforme momentanément en marécage une vaste superficie, le vent du désert qui souffle constamment à travers la vallée, sèche rapidement la terre ; il n'y a jamais d'affections paludéennes dans la Haute-Egypte ; et même dans la vaste étendue marécageuse du Delta la malaria est à peu près inconnue » (3, p. 10).

De l'avis de Fournier, et du nôtre aussi, le paludisme devait exister dans la vallée du Nil, quoiqu'on n'ait pu l'identifier dans aucun papyrus. Du reste nous avons vu, au chapitre précédent, qu'une inscription de Denderah fait allusion au paludisme..

Nous avons d'ailleurs parlé dans un précédent chapitre à propos des moustiques et des marais, des mesures hygiéniques vraisemblablement prises contre le paludisme.

La bilharziose.

Cette redoutable maladie, qui de nos jours fait de terribles ravages en Egypte, était redoutée par les Anciens. Le papyrus de Berlin en parle et Ruffer de son côté a pu déceler des œufs calcifiés de bilharzie, au niveau du rein droit de deux momies de la XX^e dynastie (36, p. 18).

Guiart pense que l'hématurie d'Egypte n'était pas aussi répandue qu'à présent. « Cela tenait peut-être, dit-il, à l'abon-

dance de l'ibis, qui se nourrit, non de serpents comme on l'a prétendu, mais de petits mollusques d'eau douce, comme les lymnées et les planorbes, que nous savons héberger des larves de bilharzie » (12, p. 337). Il pense aussi que la réacclimatation de l'ibis en Egypte constitue un excellent moyen de prophylaxie de la bilharziose.

Nous nous permettons de prétendre que si ces échassiers faisaient l'objet de tant de vénération, c'était à cause des immenses services qu'ils rendaient à l'hygiène publique.

La peste.

La peste (puisqu'il faut l'appeler par son nom) a fait le sujet des discussions de plusieurs auteurs : Hérodote, Berosé, Henry et Guiart.

« Dans la lutte entre Moïse et l'Egypte, écrit Henry, il y avait une épizootie qualifiée elle-même de *debéz* qui ravageait les bestiaux. Avec la cessation de cette cruelle épizootie, les hommes à leur tour furent affligés d'ulcères qui les rongeaient, mais qui ne les tuaient pas ; ce n'était donc pas la peste, c'était une maladie exanthématique. La mortalité qui frappa les Hébreux, sous David, celle qui détruisit l'armée de Sennacheribe, ne paraissait être que du typhus. La peste, proprement dite ne commença que sous l'empire perse » (14, II, p. 118).

Guiart n'admet-il pas que les Egyptiens aient eu connaissance de la relation entre la peste et les rats ? Les rats, en se multipliant trop, détruisaient les moissons et les provisions et devenaient ainsi pour l'Egypte une menace de famine. « Or, dès la plus haute antiquité les Egyptiens savaient, que la famine prépare les maladies pestilentiellles ; c'est ainsi qu'ils établirent une relation de cause à effet entre la peste et les rats » (12, p. 332).

Quant à Hérodote et à Berosé, ils considèrent ces maladies pestilentiellles comme étant franchement la peste (Henry, 14, I, p. 119).

A notre tour, nous pouvons affirmer qu'aucun papyrus ne fait mention de la peste.

Nous pouvons en déduire ce qui suit :

1^o Les Egyptiens ne connurent la peste que sous l'empire perse vers l'année 431 avant J.-C.

2^o Toutes les mortalités avant cette date, connues sous le nom de peste ou pestilentielle paraissaient être du typhus ou autres maladies exanthématiques.

3^o Les Egyptiens considéraient les rats comme le principal facteur de ces maladies, soit directement, soit indirectement, en produisant la famine qui est à la base de toutes les maladies.

Quant à la question de la guerre contre les rats, elle a été déjà traitée dans le chapitre précédent.

La lèpre.

Henry, associé-correspondant de plusieurs Sociétés savantes françaises et étrangères, traite ce sujet avec un luxe de détails. Nous essayerons de résumer d'après lui, cette question :

La lèpre est une effroyable maladie très connue en Egypte de la plus haute antiquité. Il est vraisemblable qu'elle a été apportée en Egypte par les Hébreux et les Phéniciens.

Moïse et les Egyptiens avaient remarqué que dans les lieux infectés par la lèpre, non seulement les hommes étaient exposés aux miasmes contagieux, mais aussi que ces miasmes pouvaient se déposer sur les étoffes, les vêtements et sur les parois des édifices.

Les mesures hygiéniques contre les miasmes des vêtements et des édifices consistaient en leur destruction complète.

Quant aux malades, fussent-ils des rois, on les reléguait hors des villes dans les lieux qui leur étaient destinés et qui étaient de véritables lazarets.

La loi avait réglé les formalités et la conduite à suivre pour la purification des lépreux guéris (d'où possibilité de traitement efficace amenant la guérison), en vue de leur réintégration dans la société.

Les moyens prescrits pour se préserver de la lèpre, consistaient : en une extrême propreté, en sobriété, en tempérance et en abstinence du sang de tout animal, de la chair du porc et de celle des animaux morts (14, II, p. 120).

La tuberculose.

Aucun papyrus médical ne mentionne la tuberculose, cependant l'étude des squelettes nous rapporte quelques cas du mal de Pott.

Piery et Roshem, dans leur ouvrage *L'histoire de la tuberculose*, ayant voulu vérifier l'hypothèse émise sur la mort du Pharaon Tout-Ankh-Ammon par la tuberculose, demandèrent l'avis du docteur Perry, professeur d'anatomie à la Faculté de médecine du Caire, qui leur répondit négativement en ce qui concerne le jeune roi et il ajouta : « La plupart des cas de tuberculose chez les anciens Egyptiens ont été trouvés par moi et quelques-uns de ceux-ci sont décrits dans *The Bulletin of the Archaeological Survey of Nubia*, Bul., n° 3, p. 31 et n° 5, pp. 31 et 33 (32, p. 8).

Ruffer et Smith ont trouvé des cas du mal de Pott, et parmi ceux-ci une lésion nette d'un prêtre d'Ammon de la XXI^e dynastie (36, p. 3).

Il semble donc, que la tuberculose existait dans l'Egypte antique, mais nous sommes de l'avis de Guiart qui croit qu'elle ne devait pas être très répandue, puisque les Romains ont pris l'habitude d'envoyer les tuberculeux se soigner en Egypte en considérant la vallée du Nil comme un véritable sanatorium (12, p. 334). En effet, le climat d'Egypte convient à tous les degrés de tuberculose : la Haute-Egypte avec son climat doux et sec et sans changement barométrique, convient à la tuberculose avancée et grave; la Basse-Egypte et la côte méditerranéenne avec leur climat marin et fortifiant convient aux cas légers; mais le climat montagnard n'existe pas.

Si nous considérons l'école d'Alexandrie, comme un stade

dans l'évolution de la science pharaonique proprement dite, nous pouvons conclure qu'il existait deux méthodes concernant la thérapeutique de cette maladie :

La première, consistant dans le repos et la suralimentation qualitative, était soutenue par Erasistrate.

La deuxième conseillée par Hérophile se basait sur les balsamiques et la thériaque (Piery, Roshem, 32, p. 19 et Moncourier, 26, pp. 31, 38 et suivantes).

La cure sanatoriale.

Il s'agit du temple du Der-El-Bahri (Luxor), qui a été élevé par la reine Hatshepsaut (1501 av. J.-C.). Nous allons commencer par le décrire et nous montrerons après comment il fut utilisé comme sanatorium.

Empruntons la description de Breasted (3, p. 274 et s.) et Maspero (21, p. 158). La construction du temple a été faite en deux étapes. Le plan du temple, ne ressemblait en rien aux autres. Il était établi suivant le modèle du petit temple à terrasses que Mentauhotep avait élevé aux environs sur la rive gauche du Nil à Thèbes.

Par une triple terrasse en gradins, le temple s'élevait depuis la plaine jusqu'au niveau d'une cour supérieure, encerclée par la masse jaune de la falaise, dans laquelle le saint des saints était creusé. Au bord de ces terrasses, s'alignait une rangée de fines colonnes qui laissaient un espace libre sous forme de colonnade extérieure. Pour un motif religieux, la reine envoya ses vaisseaux, au pays de Pount (à côté de Somalis) pour apporter des arbres de myrrhe, ce qui fut fait. Le superbe temple devint un jardin avec terrasses extérieures où la myrrhe fleurissait.

A l'époque des Ptolémées (Evergetes II), les prêtres de ce temple pratiquaient le culte des Dieux médecins Imhotep et Ptah. Le temple fut renommé par sa réputation médicale et les infirmes de tous les pays venaient s'y soigner.

Il paraît que les malades séjournaient sous les colonnades.

De nos jours, on constate facilement sur toutes les parties du mur Est des inscriptions gravées par ces malades. Ces inscriptions gravées étant assez basses, l'on a supposé qu'elles avaient été faites par des personnes assises. C'est d'après ces gravures que MM. Milne et Joseph (25, p. 96) pensent que le temple a été utilisé comme sanatorium.

La plupart de ces inscriptions ne contenaient que le nom et la profession du malade et quelquefois la date de leur arrivée ou de leur départ. Une seule est caractéristique et très instructive, qui porte le texte suivant : « Je suis Andromachos, d'origine macédonienne, je suis venu rendre visite au Dieu Amenothus, j'étais très malade, et grâce à la bonté divine, j'ai été guéri, Dieu ayez pitié de nous et donnez-nous toujours la bonne santé. Adieu. »

Comment les médecins prêtres traitaient-ils leurs malades ? Quelles étaient leurs mesures hygiéniques ? Quelle était la nature de ces maladies ? Ce temple était-il vraiment un sanatorium ? Nous ne pouvons rien affirmer. Quant à nous, s'il en fut ainsi, nous croyons que c'est surtout grâce à la situation du temple que certains malades arrivaient à récupérer leurs forces. D'ailleurs, nous avons signalé que les médecins grecs et romains envoyaient leurs phytiques en Egypte. Nous pensons que peut être, la résidence de ces malades a été Luxor, étant donné son climat sec et constant.

CHAPITRE IX

OBSTETRIQUE

Cette branche de la médecine intéresse l'hygiène surtout pendant la grossesse et durant les suites des couches. C'est sur ce dernier que nous insisterons davantage. Toutefois il nous paraît utile de dire un mot, en passant, sur le mariage consanguin qui était une coutume traditionnelle chez les anciens Egyptiens.

En effet, à l'imitation de leurs dieux, les Egyptiens épousaient leurs sœurs. Guiart en a fait un argument contre les adversaires des mariages consanguins. Il dit que, sir Armand Ruffer, après avoir étudié la biologie des Pharaons issus de mariages consanguins, a constaté que, « loin d'avoir été des dégénérés, ils furent, au contraire, des hommes solides, intelligents et qui vécurent très vieux ». Il appuie aussi son opinion sur ce qui se passe chez les insectes (12, p. 320).

Personnellement, nous n'admettons pas cette opinion, en effet, nous connaissons des familles égyptiennes où le mariage entre cousin est encore conservé par tradition et dont la descendance ne donne pas satisfaction, la majorité étant des débiles, des dégénérés et surtout des stériles.

L'opinion soutenue par sir Ruffer, ne semble pas résister aux faits. Comment, en effet, expliquer les fréquents changements de dynastie ? Les derniers rois de la dynastie, atteints de tares héréditaires, se trouvaient dans l'incapacité de résister aux familles plus puissantes parce que plus jeunes. La dynastie des Ramsès nous donne le meilleur exemple. Les

fondateurs d'un sang vigoureux, étendirent leur royaume jusqu'à l'Euphrate. Leurs descendants, progressivement tombèrent en décadence par suite de consanguinité. Les facteurs sociaux et politiques avaient aussi leur rôle, mais celui énuméré plus haut nous paraît être de beaucoup le plus important.

La paléopathologie (études des squelettes et des momies) nous fournit une autre preuve. Il suffit de consulter les ouvrages paléopathologiques de Ruffer et Smith pour constater la présence des maladies suivantes : l'arthrite chronique, l'artériosclérose, les calculs urinaires, l'obésité, la lithiase biliaire et la goutte. Et si nous ajoutons le diabète, qu'on a pu identifier dans le papyrus d'Ebers, nous aurons à peu près toutes les maladies diathésiques dans lesquelles l'hérédité familiale joue un rôle important classiquement admis.

D'ailleurs, si certains Pharaons, malgré ces unions consanguines étaient vigoureux et lucides, n'était-ce pas grâce aux principes d'hygiène qui conduisaient non seulement leurs vies dans leur rôle officiel, mais aussi dans leur propre foyer.

Cette fâcheuse contume persiste malheureusement de nos jours, le mariage entre cousin étant très répandu.

La grossesse.

Nous regrettons le manque de documents concernant l'hygiène de la femme durant cette période.

L'accouchement et les suites de couches.

Les papyrus médicaux sont muets sur l'accouchement. Mais un papyrus littéraire, connu sous le nom du papyrus de Westcar, cite un cas d'accouchement (Guiart, 12, p. 321). On activait l'accouchement par le massage du ventre. Après la naissance, on lavait l'enfant, on lui coupait le cordon et on lui pétrissait les membres pour leur donner une belle forme et leur infuser la santé.

La fatalité, le destin et la religion influaient sur le nouveau-né suivant son jour de naissance et, « les influences accumulées

écrit Maspero, formaient à chaque homme un destin, le des'in suivait l'homme durant toute sa vie et après sa mort. On représentait le destin sous forme d'une déesse, Hathor, ou sept jeunes déesses. Elles se pressaient autour du lit des accouchées et attendaient la venue de l'enfant pour l'enrichir. Les peintures du temple de Luxor et celui d'Esneb nous montrent le rôle important des sages-femmes auprès de la reine Moutemouat, femme de Thoutmos IV, et de la fameuse Cléopâtre. Les unes soutiennent tendrement la jeune mère et la raniment par leurs incantations, les autres reçoivent le nouveau-né, le passent de main en main, lui prodiguent les premiers soins et lui présagent à l'envie toutes les facilités. Des formules de magie, des amulettes le préservaient du feu, des scorpions, de la maladie; mais toutes ces forces n'empêchaient pas l'évolution du destin, elles rendaient seulement la vie aussi agréable et supportable que possible » (20, p. LIII).

On voit bien que, malgré leur croyance au fatalisme, les Egyptiens essayaient, toujours par des moyens matériels et magiques, de rendre la vie douce et agréable, ce qui est le but de la médecine prophylactique.

Durant toute la période de la première enfance, *l'allaitement* est le seul acte physiologique qui intéresse beaucoup l'hygiène. C'est pendant cette période que, par manque d'hygiène l'enfant s'exposera davantage aux maladies suivantes : rachitisme, avitaminoses, rougeôle, variole et les autres maladies éruptives, de même que la gastro-entérite infantile.

De nos jours, l'allaitement maternel est en grand honneur en Egypte; mais malheureusement l'amour maternel enlève le profit de cet allaitement humain, la mère pêche souvent par excès de dévouement. En effet, dès que l'enfant pleure, elle court à lui et lui présente ses seins. C'est surtout en été que la mortalité infantile atteint son maximum.

L'allaitement était aussi favorisé dans l'ancienne Egypte. En dehors de quelques recettes pour guérir les abcès du sein, et pour augmenter le lait de la nourrice, mentionnées par les

papyrus médicaux, les représentations monumentales nous fournissent plusieurs scènes d'allaitement.

« Dans la triade divine, écrit Maspero, où Osiris est associé à Isis, c'était d'ordinaire un Horus en bas âge, nu ou paré uniquement de colliers et de bracelets : une grosse natte de cheveux lui retombe sur la tempe, sa mère accroupie ou assise le berce sur ses genoux, et lui tend une mamelle gonflée de lait » (22, I p. 107).

« D'autres scènes, rapporte Guiart, représentent l'allaitement du Pharaon par une déesse qui est en général Hathor ou Isis. Ces scènes ainsi que les figurations, non moins nombreuses d'animaux allaitant leurs petits, témoignent de l'amoureuse sollicitude qu'on avait pour l'allaitement » (12, p. 324).

Le papyrus moral de Boulaq parle aussi de l'allaitement et des autres soins de la mère vis-à-vis de son enfant (Maspero, 22, II, p. 502).

D'après Moret, les bas-reliefs de la salle de la naissance du temple de Louxor représentent l'allaitement d'Amenophis III, et de son double par les déesses nourrices et par les vaches sacrées (Guiart, 12, p. 324). Ce qui nous fait croire que le lait de vache était aussi estimé par les Egyptiens, mais pas autant que le lait humain.

On n'a pas pu déceler dans les papyrus médicaux, ni les maladies par avitaminoses, ni les maladies éruptives apanages de l'enfance. Toutefois Ruffer a cru connaître des éruptions varioliques sur une momie de la XX^e dynastie (36, p. 52). Et d'autre part, Guiart dit que les peintures des tombeaux de Beni-Hassin montrent des sujets rachitiques (12, p. 325).

Faut-il conclure que les Egyptiens étaient supérieurs à nous dans la conduite du nourrissage des enfants ? Nous pouvons l'affirmer sans aucune crainte, puisque l'on n'a trouvé qu'un seul cas de rachitisme parmi tant de momies étudiées.

CHAPITRE X

L'HYGIENE PUBLIQUE

Notre précédente étude nous fait conclure à l'existence certaine de lois hygiéniques, malgré que nous n'ayons pas les textes de ces lois. Les avis de plusieurs auteurs notoires viennent corroborer notre croyance. C'est ainsi que le Dr Ameline, d'après un papyrus grec, Henry dans sa comparaison des Hébreux avec les Egyptiens, et Maspero d'après le tombeau d'un grand fonctionnaire de l'ancien empire, font allusion à ces lois hygiéniques.

A propos de ce grand fonctionnaire qui avait le titre de « Scribe de la maison du livre », Maspero écrit : « Sans doute, la maison du livre était avant tout un dépôt de pièces officielles, où l'on conservait les registres du cadastre et de l'impôt, la correspondance échangée entre la Cour et les gouverneurs des provinces ou les seigneurs féodaux, les minutes des actes de donation passés en faveur des temples ou des particuliers, les paperasses de toute sorte qu'exige la conduite régulière d'un Etat. Mais elle contenait aussi des œuvres littéraires dont beaucoup étaient déjà vieilles dans ces temps, cependant si reculés pour nous, des pièces écrites sous les premières dynasties, des poésies antérieures attribuées à un personnage nébuleux qu'on appelait Mini, des hymnes aux dieux de lumière, des formules de magie noire, des recueils artificiels d'opuscules mystiques tels que le Livre des Morts et le Rituel des Tombeaux; des traités scientifiques sur la médecine, sur la géométrie, sur les mathématiques, sur l'astronomie, des manuels de morale pratique, des romans enfin ou des récits merveilleux qui ont précédé les romans chez

les Orientaux. Tout cela, si nous le possédions aujourd'hui formerait une bibliothèque qui serait bien plus précieuse pour nous que celle d'Alexandrie; par malheur nous n'avons pu rassembler jusqu'à présent que des restes insignifiants de tant de richesses » (22, I, p. 398).

L'opinion d'un égyptologue tel que Maspero est de valeur et il est évident que toutes les lois de l'Etat étaient écrites et conservées dans une maison d'archives.

Henry rapporte que, le rapport parfait existant entre plusieurs points de doctrines des Juifs et des Egyptiens, montre nettement que le législateur des Juifs, Moïse, « en écrivant son livre, avait présent à l'esprit les dix livres d'Hermès, et que les vingt-sept chapitres du Lévitique renferment les principales dispositions contenues dans ces dix livres du Thot » (14, I, p. 306).

Passons maintenant à la note publiée par le Dr Ameline, dans la *Presse Médicale*, Ameline a été inspiré par l'ouvrage de Peyron (Papyrus du musée de Turin, analysé par Letronne, *Journal des Savants*, 1827-1828). Il s'agit d'un jugement connu sous le nom de « Procès d'Hermias » et détaillé par Jouguet (dans son tome III de l'*Histoire de la Nation égyptienne*, à la page 185).

Il s'agit d'une affaire compliquée et qui dura environ huit ans, sous le règne de Ptolémée VIII (125-117), à Thèbes,

Un sujet grec s'étant établi à Thèbes, s'enfuit après avoir vendu une maisonnette à une dame thébaine qui s'appelait Lobais. 90 ans après, le fils de ce grec nommé Hermias, vint comme officier de gendarmerie dans Thèbes et réclama la maisonnette. Ses premières démarches n'obtinrent aucun résultat, ni auprès de la propriétaire, ni auprès de la justice thébaine. Finalement il déposa un mémoire, étayé d'un motif d'hygiène, dans l'urne des chrématistes qui saisit le tribunal.

Pour expliquer ce motif d'hygiène, il faut dire un mot sur la disposition de Thèbes à cette époque. Thèbes était à cheval sur les deux rives du Nil, les cimetières et les hypogées étaient situées sur la rive gauche en même temps que

toute l'industrie des embaumements, sur la rive droite se trouvait la ville proprement dite.

Il arrivait à cause de la lenteur des procédés d'embaumements et faute de place sur la rive gauche, que les embaumeurs gardassent les dépôts mortuaires sur la rive droite, chose qui était interdite par la loi.

Or, cette maisonnette servait à l'embaumement, Hermias la réclamait en prétendant que (comme autrefois), l'embaumement en pleine ville devait être supprimé, car les dieux ont horreur des cadavres, et la loi sanitaire ordonne de transférer les dépôts mortuaires sur la rive gauche.

Un médecin royal, un Egyptien nommé Totas, résidant à Alexandrie fut chargé d'urgence de vérifier cette affaire.

Le docteur Ameline conclut : « Donc, il y avait une sorte de secrétariat d'Etat chargé de la santé publique et correspondant directement avec l'administration proprement dite ». Ces administrations sanitaires existaient, sans doute, au temps des anciens Pharaons, puisque Hermias, dans sa demande, dit que les embaumeurs devaient retourner à la rive mortuaire (comme autrefois).

Il termine : « En outre, on connaît le souci extrême de propreté, que possédait le sacerdoce de la vallée du Nil, des précautions étaient prises pour que les temples et leurs prêtres fussent à l'abri de toute souillure, les médecins vétérinaires examinaient les animaux voués aux sacrifices » (I, pp. 1347 et suiv.).

Voici finalement les conclusions que nous pouvons tirer :

1° Il existait un secrétariat d'Etat chargé de la santé publique;

2° Ce secrétariat correspondait directement avec des médecins sanitaires locaux;

3° Dans tous les cas relatifs à la santé publique, on s'adressait directement aux médecins sanitaires locaux. On évitait ainsi les longues formalités administratives. Ce qui nous prouve la large initiative des bureaux d'hygiène, contrôlés simplement par la loi. Cette célérité dénoté aussi la place

importante que tenait l'hygiène publique chez les anciens Egyptiens;

4^o Pour la santé publique il y avait un contrôle médical sur les animaux, et toutes les industries d'embaumements avaient leur siège en dehors des villes.

Nous rappelons ce que nous avons dit dans le chapitre V, sur le contrôle médical des ouvriers, il existait donc *a fortiori* un contrôle hygiénique pour toute la nation. Nous avons, d'autre part, signalé dans le chapitre VIII les règles édictées par la loi pour la purification des lépreux guéris en vue de leur réintégration dans la société. Nous trouvons probable l'existence de lois concernant les autres maladies contagieuses.

Il est donc plus que probable que les attributions des bureaux d'hygiène étaient bien réglementées dans l'intérêt de la société.

CHAPITRE XI

L'URBANISME

Les égyptologues ont porté leur effort sur l'étude détaillée de l'archéologie égyptienne sans toutefois consacrer une étude spéciale à l'urbanisme. Parmi eux, nous citerons : Maspéro et Moret, les égyptologues français, Breasted, égyptologue américain, Petrie, Gosse, Budge et Peet les égyptologues anglais.

La ville de Tell-El-Amarna a attiré d'une façon toute particulière l'attention des trois missions : française, anglaise et allemande. Cela est dû à ce qu'aucune autre ville pharaonique ne s'est aussi bien conservée qu'elle. Elle tiendra pour cette raison une place importante dans le présent chapitre.

Le professeur Lavedan de Toulouse, dans sa thèse de doctorat, sur *l'Urbanisme dans l'antiquité*, a réservé le second chapitre à l'urbanisme dans l'Égypte antique.

Sol et climat. « L'Égypte, raconte Hérodote, est une terre de nouvelle acquisition, et un présent du fleuve » (15, II, p. 5). Son sol, formé au dépens du limon du Nil « est le plus puissant engrais végétal qu'il y ait en ce monde » (Rochefort, 34, p. 3). L'Égypte est donc avant tout un pays agricole.

Du point de vue climatique, Breasted écrit que « l'Égypte est un véritable paradis qui, de nos jours attire chaque hiver, sur ses rivages un nombre croissant de touristes » (3, p. 9).

La température rapporte Roncière, « n'a pas changé depuis des siècles, ayant son minimum (13° à 14°) de décembre à février,

sa moyenne (18° à 22°) en mars-avril et octobre-novembre, son maximum de mai à septembre (24° à 30°). Juillet est le mois le plus chaud, comme janvier est le plus frais » (35, I, p. 76).

Les conditions météorologiques sont les suivantes : atmosphère assez chaude mais peu humide et régulière; ciel toujours bleu et clair; en hiver il y a très peu de nuages et de brouillard; il y pleut rarement sauf dans les régions bordées par la Méditerranée; le soleil est très ardent et vif pendant l'été.

Le khamasin ou simoun (poisons), le redoutable Vent du Sud, souffle en mai. C'est un vent très chaud et son effet nocif sur les habitants, les animaux et les plantes est bien connu des Egyptiens. La température monte tout d'un coup de 25° à 45° et même plus. Heureusement, de temps en temps, une brise fraîche appelée Vent du Nord vient adoucir cette chaleur étouffante.

En un mot l'Egypte fort agréable en hiver, est à l'inverse en été qui est la saison la plus longue de l'année.

Ces conditions géographiques obligent les habitants, de nos jours, à chercher la fraîcheur et à fuir l'action solaire : on trouve des rues étroites et sinueuses et des maisons presque dépourvues de soleil. Ces conditions n'étant pas changées, certains égyptologues ont voulu assimiler la ville ancienne à la ville moderne. En réalité, les fouilles comme nous allons voir, nous démontrent le contraire. Les anciens Egyptiens subissaient deux facteurs importants : le climat et la religion. Ils ont obéi surtout à la religion solaire : l'orientation des villes était suivant les points cardinaux, les rues étaient larges et droites et le soleil les baignait au maximum. Quant à l'action solaire, ils l'évitaient par la petitesse des fenêtres et par la plantation des arbres.

Les villes. Les égyptologues sont d'accord sur les points suivants : les villes bâties en bloc, par un prince ou un roi, possédaient toujours un plan régulier. Des rues larges et droites

des places publiques plantées d'arbres et où figuraient des monuments. Les maisons y étaient alignées, elles étaient annexées les unes aux autres de chaque côté de la rue, elles avaient rarement plus de deux étages. Quant aux villes construites par périodes échelonnées, elles n'avaient pas cette régularité.

Le plan diffère donc suivant que la ville est créée ou spontanée.

Plan des Villes Spontanées : « Rien de plus varié dit Maspero, que la population de ces cités éphémères au moment de leur splendeur » (22, I, p. 277). « Pour peupler sa ville, écrit Lavedan, le roi faisait appel à des gens qui avaient jusque là, appartenu à d'autres maîtres. Il leur offrait certains avantages, exactement comme dans la France du moyen âge. Le souverain établit son nouveau palais à quelque distance des anciens quartiers ; il en fait le centre de son gouvernement et peu à peu la cour, puis la ville le suivent » (19, p. 37).

D'après le même auteur, l'axe Sud-Nord de Memphis était 5 kilomètres de longueur et Thèbes paraît avoir un périmètre atteignant 25 kilomètres.

On voit bien comment ces capitales variaient suivant la fantaisie des souverains et comment dans leur développement elles ne suivaient pas un plan déterminé.

Plan des Villes Créées : « Les villes qu'un roi ou un prince construisaient d'un seul coup offraient un plan à peu près régulier, des rues assez larges, dallées, se coupant à angle droit, bordées d'édifices bien alignés » (Maspero, 22, I, p. 315).

Comme exemple nous allons décrire quatre cités :

1° *La Cité des Morts* : Les anciens Egyptiens, considérant la vie d'outre-tombe comme une continuation de la vie présente, ils bâtissaient les cités des morts suivant un plan déterminé tout comme les cités des vivants.

Voyons la description de Maspero : « Les tombes de Gizeh et Saqqarah (ancien empire), sans cesse accrues en nombre pendant des siècles finirent par former sur le plateau comme une chaîne ininterrompue de villes funéraires. A Gizeh, elles

suivent un plan symétrique et s'alignent en bon ordre le long de véritables rues » (22, I, p. 250).

A Saqqarah, Lavedan écrit que : « les groupes de tombes formaient une série de rues se coupant à angles droits, qui constituaient autour des pyramides royales une véritable ville des morts » (19, p. 42).

2° *La Ville de Kahun* : — Cette ville, fondée par Sesostris (2500 av. J.-C.), avait une forme rectangulaire et une superficie de 10 hectares. La spécialisation des quartiers caractérise la ville. On la voit divisée en deux parties, par un mur épais. A l'Est, se trouve une cité à peu près carrée, c'est le quartier des riches ; à l'ouest, le quartier des ouvriers avec ses maisons étroitement tassées. Le quartier riche est traversé par une rue large droite, qui parcourt la ville de l'Est à l'Ouest. Au centre, il y a une place située en face et au pied d'un acropole. Quant à la cité des ouvriers sa physionomie est régulière.

Au milieu des rues, on constate la présence de caniveaux en pierre pour l'écoulement des eaux. Ce sont des caniveaux peu profonds, larges de 65 cm. faiblement incurvés, qui se trouvent dans les ruelles comme dans les grandes rues (Lavedan (19, p. 43).

3° *La Ville de Tell-El-Amarna* : — Nous empruntons ce résumé à Lavedan, (page 44.) L'écrivain a fait cette étude d'après les fouilles réalisées par l'expédition française et les missions allemandes et anglaises.

La ville était fondée par Amenophis IV (1370 av. J.-C.) et a été désertée 25 ou 30 ans après.

Parallèlement au courant local du Nil, on a découvert trois grandes voies longitudinales.

a) Une première, allant d'El-Tell à Hagg-Kandil, avait pour but essentiel de relier le quartier du palais et le temple situés tous deux sur l'emplacement d'El-Tell, à un autre quartier sur l'emplacement de Hagg-Kandil.

b) A 250 mètres à l'Est se trouve une autre grande artère.

c) A 150 mètres à l'Est de la précédente, se trouve la rue du grand-prêtre.

Cette dernière a deux kilomètres de longueur et 45 mètres de largeur en moyenne. Toutes les trois sont reliées entre elles par des rues transversales variant entre 1,50 et 10 mètres. Les rues ne sont pas pavées mais recouvertes de sable fin. (Détail curieux : les angles des carrefours sont arrondis pour permettre aux voitures et aux troupeaux de tourner plus aisément.)

4° *La Cité d'Amarna* : — Nous la résumons d'après les fouilles faites par la mission anglaise (Excavation at Tell-El-Amarna, *the journal of Egyptian Archeology*, t. VIII, p. 186 et suiv.).

N

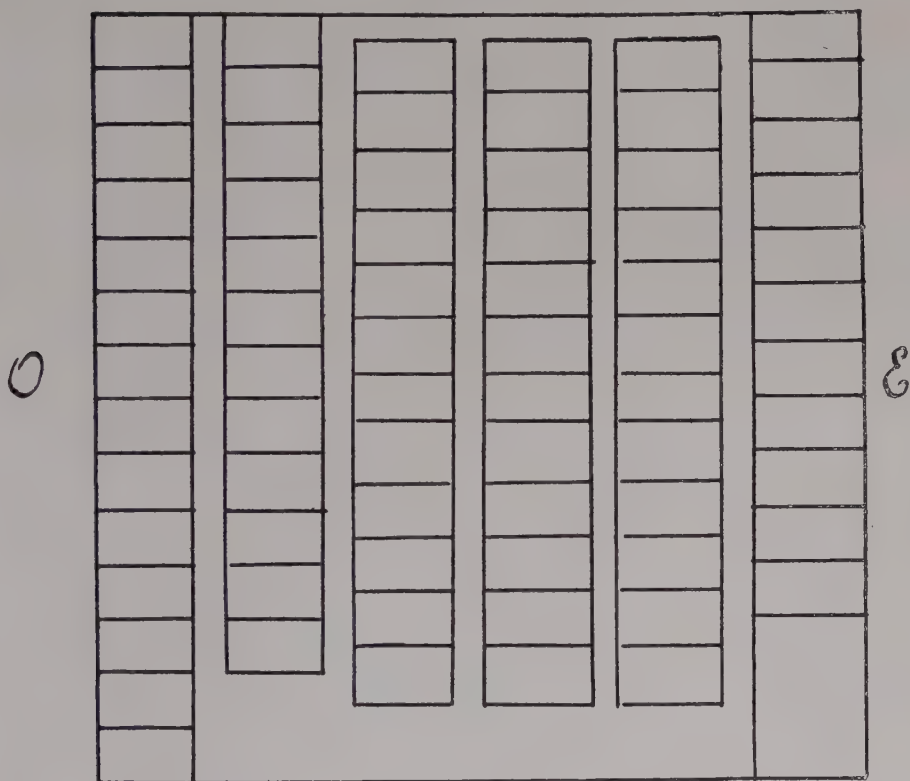


Fig. 1

S

La cité fut construite sous le règne d'Akhenaton (Amenophis IV), pour les ouvriers des tombeaux royaux (Voir fig. n° 1 ci-dessus).

Elle était de forme carrée et entourée de remparts. Les rues droites et à égale distance, traversaient la cité du sud au nord. L'entrée de la cité se trouvait au centre du mur sud. Les maisons, toutes de même surface, étaient de cinq mètres carrés, et avaient le même style sauf celle du chef des ouvriers qui était plus grande et possédait un jardin. Cette maison était située au coin sud-est de la cité.

Elle contenait cinq grandes rues parallèles, du côté nord se trouvait un passage réunissant toutes les rues sauf celle de l'ouest, et du côté sud une grande place.

Nous voyons donc que ces villes créées avaient un plan régulier, et que l'orientation était suivant les points cardinaux. Le plan *d'échequier* était ainsi connu et utilisé pour la première fois dans l'histoire par les anciens Egyptiens.

Nous faisons remarquer que ce plan ne convient pas aux pays chauds comme l'Egypte. Les voies principales étaient souvent dirigées de l'Est à l'ouest, ce qui fait que le soleil dominait toute la journée. Pourquoi donc le peuple ancien n'a-t-il pas choisi un plan convenant mieux aux conditions du climat? « S'il n'en a pas tenu compte, c'est volontairement. Il les a subordonnées à d'autres plus puissantes, que lui dictait la religion » (Lavedan, 19, p. 57).

Les Rues. — Au cours d'une conférence sur l'urbanisme, notre maître Piechaud, nous a donné cette définition de la rue et nous a aussi défini son rôle : « La rue doit procurer un chemin facile pour la circulation, un accès aux constructions en bordure; elle est souvent, en outre, une voie commerciale. On a toujours oublié que son rôle principal est de permettre aux façades de toutes les maisons une insolation aussi rationnelle que possible et de ménager en même temps une large aération. » (A. Rey, J. Pidoux).

Nous allons appliquer cette définition aux rues de l'ancienne Egypte.

En ce qui concerne la circulation, nous résumerons l'idée de Lavedan. Dans le percement des rues, les Anciens avaient envisagé le cas de circulation exceptionnelle : les processions religieuses et les cortèges des dieux, les fêtes royales et les marchés obligeaient l'ancien urbaniste à créer de vastes espaces et de larges rues, pour permettre le libre passage aux foules considérables. Ils ne tenaient compte de cette circulation exceptionnelle que pour les voies principales ; les autres rues, on les traçait au hasard sans grand inconvénient pour la vie de la cité (19, p. 40).

D'une part, les égyptologues sont d'accord que les villes créées possédaient des rues droites, régulières et larges. Nous avons déjà vu qu'à Tell-El-Amarna, les voies principales atteignent 45 mètres de largeur et les autres rues transversales varient entre 1, 50 et 10 mètres.

D'autre part, les maisons ne dépassant guère deux étages, le plan d'échequier et l'orientation suivant les points cardinaux, permettent l'insolation complète de ces rues et des façades des maisons. D'ailleurs Moret dit que l'orientation rituelle des temples et des maisons dirige la façade principale vers l'Orient et étend l'édifice de l'Est à l'Ouest dans le sens de la course du soleil (27, p. 484). Il est donc évident que l'action solaire était favorisée à l'extrême, ce qui nous prouve que les Egyptiens connaissaient le rôle important du soleil sur tout être vivant, et qu'ils avaient juste raison de la diviner.

Mais nous ne croyons pas que la direction Est était la seule utilisée : la façade nord recevant le vent du nord, la façade ouest recevant le soleil toutes les après-midi, devaient être aussi utilisées comme façade principale. Quant à la façade sud, elle n'a pas été utilisée, comme de nos jours, à cause du vent du sud.

Nous avons déjà signalé l'arrondissement des angles des carrefours pour permettre le passage aisé aux troupes.

D'après cette analyse, nous voyons que ces rues s'appliquaient largement aux conditions hygiéniques signalées par la définition de Rey et Pidoux.

La Beauté des Villes : Le professeur Piéchaud, dans son cours, nous dit que les éléments de beauté des villes se divisent en deux groupes : éléments naturels et artificiels. Les premiers contiennent l'art et la géométrie, l'eau, la verdure, et les sites ; les secondes les monuments et les différentes sortes de voies. Nous allons voir si les Egyptiens connaissaient ces différents éléments.

L'art et la géométrie sont honorés et respectés dans les villes actuellement étudiées.

Le Nil était le principal moyen de trafic, toutes les grandes villes étaient auprès du Nil où à cheval sur lui, nous nous donnons en exemple Thèbes et Tell-El-Amarna.

« Dans tous les royaumes, écrit Breasted, et en particulier à Thèbes, et dans sa propre résidence, Ramsès III, planta beaucoup d'arbres » (3, p. 494). En effet, nous trouverons en Egypte la première application de l'avenue plantée d'arbres.

« Herodote écrit, à la fin de sa description de la ville et des édifices sacrés de Bubastis : « la voie qui mène au temple a environ 3 stades de long sur 4 plethre de large. Elle est bordée de deux côtés, de très grands arbres ». C'est bien en Egypte que nous trouverons le premier exemple connu dans la pratique urbaine, d'une rue de ville ombragée par des arbres. » (Lavedan, 19, p. 53).

Le même auteur écrit que : « Le quartier Est de Tell-El-Amarna semble avoir été une vaste cité-jardin. Les grands hôtels étaient entourés de parcs avec des pièces d'eau » (19, p. 52).

Il est donc certain que la verdure avait une place importante dans la beauté de la ville ancienne.

Quant à la beauté créée par l'homme, les Egyptiens se sont surtout distingués dans l'art décoratif. Nous allons résumer ce qu'a écrit Lavedan à ce propos (19, p. 51 et s.).

On découvre dans la rue des anciennes villes la beauté, la variation et l'animation.

Les représentations figurées, nous montrent les façades raides et majestueuses de l'ancien empire.

Les peintures de Kahun (moyen empire) représentent des demeures modestes, mais la variation des façades dans la construction et dans les couleurs devait donner à l'ensemble un aspect assez pittoresque.

A Tell-El-Amarna (nouvel empire), les ornements religieux des façades et des portes extérieures évitent la monotonie ainsi que les arbres et les fleurs de jardins, visibles du dehors, devaient réjouir les yeux des passants. « L'image des anciennes villes égyptiennes, nous la trouverons, non pas dans le Soudan actuel, mais plutôt dans la Flandre maritime, fenêtres à petites treilles, carreaux vernissés, beaucoup de propreté. »

Le roi Amenhotep a réuni le temple de Karnak et celui du Luxor par des avenues bordées, de deux côtés, de béliers appelés sphinx. Pour se faire une idée de l'étendue et de l'effet de cette allée de Sphinx, « il faut se représenter l'avenue des Champs-Élysées, depuis l'Arc de Triomphe de l'Etoile jusqu'à la place de la Concorde, décorée de chaque côté de la route d'une rangée de 600 sphinx ».

Les bâtiments. — Depuis la première dynastie pharaonique, les Egyptiens connaissaient l'usage des briques. Les maisons étaient construites généralement en briques crues, les pierres étaient réservées pour les temples, les palais et les monuments publics.

Maison des artisans. — D'après Petrie, elle consistait en une cour entourée de petites chambres où l'on déposait les provisions et les matériaux de la profession. Il y avait un premier étage composé de plusieurs chambres destinées au logement.

Maison de la classe aisée. — « Les habitations de la classe riche, étaient vastes et commodes, Methen, qui vivait au temps de la III^e dynastie, bâtit une maison dont la super-

ficie représentait plus de 330 mètres carrés. En général, ces habitations étaient des constructions légères et bien aérées, partie en briques crues, partie en bois, avec de nombreuses fenêtres protégées par des treilles. Les appartements étaient séparés par de simples cloisons en charpentes, comme dans nombre de maisons japonaises » (Breasted, 3 p. 88).

Comme modèle, nous ferons la description de deux maisons qui ont appartenu, l'une à Méry-Ra, l'autre au ministre Nekht.

La maison de Méry-Ra. — Méry-Ra, était tellement fier de sa maison, qu'il la fit dessiner sur son tombeau en deux aspects différents. Une grande porte centrale, flanquée des deux côtés par deux petites portes, aboutissait à une cour où les domestiques étaient en train d'arroser la terre. En face de cette porte centrale se trouvait un vestibule qui aboutissait à un portique; de chaque côté du vestibule il y avait une petite chambre. Ce vestibule et les deux chambres communiquaient avec une grande salle dont le plafond était supporté par douze colonnes et qui servait aux festins. Dans cette salle il y avait une grande table de milieu où on remarquait des fleurs et des fruits, et sur des autres petites tables du pain, de la viande rôtie et de la volaille. On y remarquait également deux belles chaises, plusieurs jarres à vin, une cuvette et une aiguière pour se laver les mains. De cette immense salle, on passait dans un corridor à trois portes, dont deux servaient à pénétrer dans deux spacieuses pièces à provision. La troisième porte s'ouvrait sur un couloir lequel aboutissait à deux cuisines. Le corridor aboutissait aussi à une petite salle qui servait probablement pour la toilette. Derrière ce cabinet de toilette se trouvait une grande chambre à coucher merveilleusement meublée (Gosse, II, pp. 5 et s.).

La maison du Vizir Nekht (Voir fig. 2). — Comme toutes les maisons de la classe riche, la maison du vizir Nekht, était bâtie sur une plate-forme de 0 m. 60 de hauteur. Cette maison mesurait 35 mètres de longueur sur 26 mètres de lar-

geur. Elle fut découverte parmi les fouilles de Tell-El-Amarna, et elle portait la date de 1370 av. J.-C.

Du côté nord de la maison se trouvait un grand jardin et l'entrée principale. Une fois la porte franchie, on était en face d'un couloir à deux colonnes (n° 1).

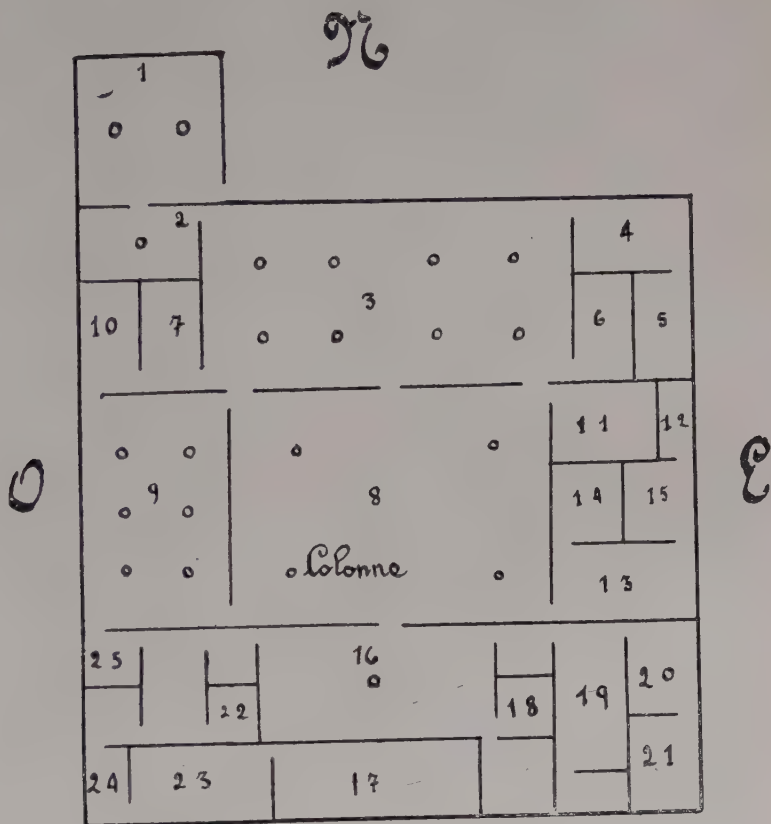


Figure 2.

La pièce (n° 2) était une antichambre aboutissant à une grande salle à 8 colonnes (n° 3). Sur le mur nord de cette salle se trouvaient plusieurs fenêtres qui s'ouvraient au jardin. Du côté Est de la salle (n° 3) se trouvaient trois petites chambres (n° 4, 5, 6) qu'on suppose être des chambres pour

les employés personnels du Vizir. Du côté ouest de la même salle se trouvait une chambre (n° 7) qu'on croit être celle du concierge.

La salle (n° 8) était destinée aux réceptions, elle mesurait 8 mètres carrés et contenait quatre colonnes; du côté Est se trouvait un cabinet réservé au Vizir et à ses amis intimes; contre le mur ouest, se trouvaient des lavabos en pierre. De chaque côté de la salle de réception se trouvaient deux portes qui conduisaient à d'autres chambres. Du côté ouest se trouvait la chambre (n° 9) et du côté Est les chambres (n° 11, 12, 13, 14, 15) lesquelles servaient aux provisions et comme chambres à coucher.

Celle du n° 9, présentait l'aspect d'une longue vérandah avec de grandes fenêtres, elle recevait le soleil toutes les après-midi. On pensait que cette chambre servait uniquement pendant l'hiver en délaissant la partie nord du bâtiment à cause du froid. Au nord de cette chambre était située une chambre (n° 10) dont on ignore l'usage. De même au sud se trouvait un couloir (n° 25), qui aboutissait à l'appartement sud de la maison.

La pièce (n° 16) était utilisée comme salle de réception, supportée par une seule colonne.

Les pièces (n° 19 et 23) étaient les chambres à coucher du Vizir et de sa femme.

Les pièces (n° 20, 21) servaient comme salle de bain et de cabinet de toilette pour le Vizir.

Les pièces (n° 17, 24) servaient comme salle de bain et de cabinet de toilette pour sa femme.

La pièce (n° 22), servait comme vestiaire et celle (n° 18) à l'usage des domestiques.

Les pièces non numérotées de notre dessin, étaient des passages pour toutes les chambres déjà indiquées.

Relativement au rang social du Vizir, une seule chambre pour les domestiques ne suffisait pas, et où logeait-il d'autre part les nurses? Nous pensons avec la majorité des auteurs que ces gens de maison devaient avoir d'autres loge-

ments soit au deuxième étage, soit dans une maison annexe appartenant au Vizir (Peet, 29, pp. 186 et suiv.).

Les maisons des nobles. — D'après Budge, les maisons des nobles constituaient généralement deux étages. La principale façade était située vers le nord. Les chambres à coucher se trouvaient au deuxième étage, et tout près de ces maisons il y avait des presses à huile et à vin, des pièces pour déposer les grains, et des écuries. Toute cette collection de bâtiments était séparée par plusieurs allées plantées d'arbres et un mur limitait toutes ces dépendances.

Les temples. — Le temple se composait de trois parties principales :

a) Le pronaos, auquel donnait entrée un vaste et épais pylône;

b) Le naos, qui est le lieu d'assemblée, et par extension le temple lui-même;

c) Le secos, qui est le sanctuaire.

A ces trois parties se joignaient avec le temps d'autres constructions accessoires. Les accessoires furent de vastes cours entourées de portiques appelées propylées, dont le nombre n'était pas limité, et qui attestaient la piété des différents rois qui attachaient ainsi leur souvenir au monument. Les derniers rois venus, ne pouvant plus construire des propylées, signalaient leur dévotion par l'établissement d'allées magnifiques appelées dromos. Un temple ainsi transformé était appelé nao-palation dont les plus importants sont encore à Luxor, à Medynet-Abou et à Karna (Henry, 14, II, p. 198).

Les palais royaux. — Nous donnerons une idée générale d'un palais datant de trois mille ans, d'après Petrie.

A côté de la porte d'entrée, il y avait une chambre pour le concierge; ensuite nous nous trouvons en présence de trois passages, à gauche, se trouve un passage qui aboutit à la cuisine et aux appartements des hommes. A droite il y avait deux passages l'un aboutissait aux appartements

propres de la famille et l'autre aux appartements des femme.

La cuisine et les chambres à provision étaient au nombre de quatorze pièces et une grande salle pour les domestiques. Les appartements propres à la famille étaient composés de seize chambres et de trois salles à colonnes. Les appartements des femmes étaient composés de treize chambres et d'une salle à colonnes.

Derrière le palais, se trouvait une vaste cour et six chambres à provision.

La salle d'hiver, contenait quatre colonnes, au prafond hermétiquement fermé, par contre la salle d'été contenait douze colonnes au plafond garni de petites ouvertures. La salle des femmes et des domestiques renfermait chacune quatre colonnes.

Eclairage et canalisation. — Pour l'éclairage, Henry nous dit qu'une petite quantité des rayons solaires suffisait pour une chambre de mesure moyenne; voilà pourquoi les fenêtres des anciens Egyptiens étaient relativement petites. Les fenêtres à deux vantaux, étaient généralement placées à une certaine hauteur et garnies de vitrage coloré (14, II, p. 383). En tout cas, les Egyptiens comptaient davantage sur la lumière diffuse pour deux raisons : afin d'éviter l'action directe du soleil; les maisons étant d'autre part blanchies au lait de chaux, cela leur donnait des reflets de lumière.

Quant aux canalisations, nous avons vu que des caniveaux, existaient à Kahun, au milieu des rues. L'emploi des canalisations sanitaires apparaît donc pour la première fois dans l'histoire urbaine, sous le moyen empire. Petrie affirme cependant, que la disposition des canalisations était mieux organisée à l'époque romaine et surtout en Alexandrie.

Nous voyons en conclusion, que les Egyptiens étaient des maîtres incontestables en urbanisme. Mais nous faisons remarquer que, de toutes les manifestations de la vie, l'urbanisme a été le plus influencé par la religion en respect du rite solaire.

CONCLUSIONS

1° Les Egyptiens considéraient que les maladies et la mort étaient des phénomènes anormaux provenant d'origine maligne, soit divine, soit humaine. Cette conception s'appliquait à toutes les maladies sauf à celles d'ordre chirurgical ; ainsi les maladies d'ordre chirurgical étaient traitées par un chirurgien, quant aux maladies internes, elles étaient soignées par un médecin magicien. Cette conception n'a pas empêché les Egyptiens de lutter, de tous leurs moyens, pour se protéger des maladies transmissibles.

2° Nous faisons remarquer que la société égyptienne était soumise à des lois hygiéniques rigoureuses. La loi limitait les loisirs des rois ainsi que le temps de leur travail administratif. Les prêtres aussi avaient des pratiques religieuses aboutissant à leur propreté extrême. Quant au peuple, ses mœurs et ses traditions et surtout sa propreté favorisaient largement l'hygiène.

3° En dehors de l'agriculture, les Egyptiens pratiquaient souvent la chasse, la pêche et la lutte. L'éducation élémentaire était fort simple et non fatigante pour les enfants. Les démonstrations étaient faites avec les jouets, les enfants avaient congé toutes les après-midi.

4° En temps normal, l'état des gens de métiers était assez satisfaisant. Les manœuvres recevaient des salaires suffisants et de plus ils étaient soumis à des règles hygiéniques strictes. En garantie de leurs droits et de la bonne marche des industries nationales, les gens de métiers avaient des représentants qui défendaient leurs intérêts, sortes de syndicats primitifs.

5° Le régime des Anciens était mixte et copieux. Ils prenaient souvent des laxatifs et des lavements. Leur raffinement en hygiène était tel qu'ils imaginèrent la stérilisation de l'eau en croyant que les maladies intestinales peuvent être évitées en buvant de l'eau bouillie. Mais ils pratiquaient aussi la filtration d'eau au moyen de jarres en terre poreuse, sorte de filtre domestique.

6° Le sol et l'eau ne paraissaient pas jouer un rôle important dans la transmission des maladies. En temps d'épidémie, les Egyptiens brûlaient du feu et autres produits balsamiques comme la résine et la myrrhe pour purifier l'air. Dès la plus haute antiquité l'isolement des malades était pratiqué dans des camps spéciaux. L'embaumement, quoique d'origine religieuse, servait également à assainir le pays. La guerre contre les rats se faisait surtout au moyen des chats. Pour se débarrasser des mouches, les Egyptiens utilisaient les éventails et les pièges à substance visqueuse. Contre les moustiques, ils faisaient du feu au coucher du soleil et connaissaient l'usage de moustiquaires. Le système d'irrigation et de drainage évitait la stagnation de l'eau.

7° Les maladies vénériennes n'existaient pas dans l'Egypte pharaonique, et la prostitution était, en principe, sévèrement condamnée.

L'ibis, oiseau sacré, était un excellent agent prophylactique contre la bilharziose.

Les précautions hygiéniques prises contre la lèpre étaient sévères, et consistaient dans l'isolement des malades, et la destruction complète des miasmes. La cure sanatoriale est supposée avoir été pratiquée dans le temple de Der-El-Bahri.

8° Les mesures hygiéniques prises pour l'accouchée et le nouveau-né ne diffèrent guère de celles de nos jours. L'allaitement humain était favorisé dans l'ancienne Egypte.

9° Les Egyptiens avaient une sorte de secrétariat d'Etat

chargé de la santé publique et correspondant directement avec des médecins sanitaires locaux sans passer par l'intermédiaire de l'administration proprement dite.

10° Les anciens Egyptiens furent des maîtres incontestés en l'art de l'urbanisme, comme en font foi les plans des villes créées. Ils ont, en effet, été les premiers à pratiquer le plan d'échiquier dans la construction de leurs villes et réalisé le plan vert.

Vu,

Le Doyen,

p. le Doyen, l'Assesseur,

J. GUYOT.

Vu, bon à imprimer :

Le Président,

E. LEURET

Vu et permis d'imprimer :

Bordeaux, le 15 mai 1934

Le Recteur de l'Académie,

A. TERRACHER.

BIBLIOGRAPHIE

1. **Ameline** (M.) Médecin en chef des asiles — « Un mot sur l'hygiène publique en Egypte ancienne », *Presse Médicale* Paris, n° 73, 1920, p. 1347.
2. **Baillet** (J.). — *Le régime pharaonique dans ses rapports avec l'évolution de la morale en Egypte*, th. Let., Paris, 1912-13
3. **Breasted** (J. Henry). — *Histoire de l'Egypte depuis les temps les plus reculés jusqu'à la conquête persane*, trad. par J. Copart, 2 vol., Bruxelles, 1926.
4. — *The Edwin Smith Papyrus*, Bibliothèque Ecole hautes études, fasc. 234, Paris, 1922.
5. **Budge** (W.). — *A history of the Egyptian people*, London, 1914.
6. **Dawson** (R.). — Fellow of the Royal Society of Medicine, *Magic and Leech*, 1929.
7. **Elsberg** (Charles A.). — « The Edwin Smith Surgical Papyrus » *Ann. of Med. Hist.*, may 1931, p. 271.
8. **Foucart** (L.). — « La médecine dans l'ancienne Egypte », *La Nature*, 1^{er} janv. 1933, p. 25
9. **Fournier** (René). — *La médecine égyptienne dès origines à l'école d'Alexandrie*, th. Bordeaux, 1932-33.
10. **Ghallab** (M.). — *Les survivances de l'Egypte antique dans le folklore égyptien moderne*, th. Lett., Lyon, 1929.
11. **Gosse** (Bothwell). — « The civilisation of the ancient Egyptians », *T. C. V. E. Jack, Ltd.*, London, S. D.
12. **Guiart** (Jules). — La médecine au temps des pharaons, *Biologie med.*, 20^e année, n° 7, nov. 1922, p. 301.
13. **Hanotaux** (Gabriel). — *Histoire de la nation égyptienne*, 7 vol., Paris, en plusieurs dates.
14. **Henry** (M. J.). — *L'Egypte pharaonique ou histoire des institutions des Egyptiens sous leurs rois nationaux*, 2 vol., Paris, 1846.
15. **Hérodote**. — *Histoire d'Hérodote*, trad. par P. H. Larcher, 9 vol., Paris, 1802.
16. **Howard** (R.). — *Revelation of égyptien mysteries*, London, 1850.
17. **Jouguet** (Diehl). — « L'Egypte alexandrine jusqu'à la conquête arabe », 3^e vol. de *L'Histoire de la nation égyptienne*, Paris, s. d.

18. **Joachim** (H.). — *Papyrus Ebers. Das älteste Buch über Heilkunde*, Berlin, 1890.
19. **Lavedan** (P.). — *Histoire de l'architecture urbaine, antiquité et moyen âge*, th. Lett., Paris, 1926.
20. **Maspero** (G.). — *Les contes populaires de l'Égypte ancienne*, Paris, s. d.
21. — *Histoire générale de l'art, Égypte*, Paris, 1912.
22. — *Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique*, 3 vols., Paris, 1876.
23. **Maspero** (Sir G.). — *Manuel of égyptian archeology*, 1916.
24. **Meunier** (L.). — *Histoire de la médecine depuis ses origines jusqu'à nos jours*, Paris, 1924.
25. **Milne et Joseph**. — « The sanatorium of Der-El-Bahri », *The journal of Egyptian Archeology*, vol. I., 1914, p. 96.
26. **Moncourrier** (Louis). — *L'école médicale d'Alexandrie*, th. Bordeaux, 1931-32.
27. **Moret** (A.). — *Le Nil et la civilisation égyptienne*, Paris, 1926.
28. **Nazmi** (Abdel Aziz). — *La médecine au temps de pharaon*, th. Montpellier, 1902-03.
29. **Peet** (Eric). — « Excavations at Tell-El-Amarna » *The journal of Egyptian Archeology*, t. VII et VIII, 1920-21, p. 169.
30. **Petrie** (Flinders). — *Social life in ancient Egypt*, London, 1923.
31. — *Descriptive sociology, ancient égyptians*, London, 1925.
32. **Piery et Roshem**. — *Histoire de la tuberculose*, Paris, 1931.
33. **Pons** (Albert). — *Les origines de l'embaumement et l'Égypte prédynastique*, th. Montpellier, 1910-11.
34. **Rocheftort**. — *Dictionnaire encyclopédique*, série I, t. XXXIII, p. 1-33.
35. **Roncière** (Ch.). — « La géographie de l'Égypte » 1^{er} vol. de *L'Histoire de la nation égyptienne*, Paris, 1932.
36. **Ruffer**, Armand (Sir Marc). — *Studies in the Palaeopathology of Egypt*, Chicago, 1921.
37. **Smith** (G.). — *Anthropological Work in Egypt*, *Brit. M. J.*, 1908, t. II, p. 926.
38. — *The alleged discovery of syphilis in prehistoric Egyptians*, *Lancet*, 1908, t. II, p. 521.
39. **Sprenzel** (K.). — *Histoire de la médecine*, trad. par A. Jourdan, 9 vol., Paris, 1820.
40. **Wilkinson** (Sir Gardner). — *Manners and customs of ancient Egyptians*, 3 vol., London, 1879.
41. **Wrassinski** (Walter). — « Die Medizin der alten Aegypter », Leipzig, Band. I : *Der Grosse Medizinische Papyrus der Berliner Museums*, 1909.
42. — Band II : *Der Londoner Medizinische Papyrus und der Papyrus Hearst*, 1912.

BORDEAUX. — Imp. J. BIÈRE, 18, rue du Peugue. — 1934.
